

**JEROME ET JEAN THARAUD**

---

---

# **Petite histoire des Juifs**



**PARIS**  
***LIBRAIRIE PLON***

---

---

**M. CM. XXVII**

*Il a été imprimé de cet ouvrage :*

- 53 exemplaires sur papier de Chine, dont 50 numérotés de 1 à 50 et 3 sans numéro, non mis dans le commerce ;*
- 156 exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon, dont 150 numérotés de 51 à 200 et 6 sans numéro, non mis dans le commerce ;*
- 402 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, dont 400 numérotés de 201 à 600 et 2 sans numéro, non mis dans le commerce ;*
- 1150 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lafuma, à Voiron, dont 1100 numérotés de 601 à 1700 et 50 sans numéro, non mis dans le commerce.*

*L'édition originale a été tirée sur papier d'alfa.*

---

Exemplaire de

*L'ÉDITION ORIGINALE*

---

**PETITE HISTOIRE  
DES JUIFS**

DES MÊMES AUTEURS

A LA MÊME LIBRAIRIE :

<b>Dingley, l'illustre écrivain</b> .....	65 <sup>e</sup> édition.
<b>La Maîtresse servante</b> .....	66 <sup>e</sup> —
<b>La Fête arabe</b> .....	52 <sup>e</sup> —
<b>Rabat ou les Heures marocaines</b> .....	58 <sup>e</sup> —
<b>Marrakech ou les Seigneurs de l'Atlas</b> .....	70 <sup>e</sup> —
<b>La Tragédie de Ravailac</b> .....	38 <sup>e</sup> —
<b>La Vie et la Mort de Déroulède</b> .....	33 <sup>e</sup> —
<b>La Randonnée de Samba-Diouf</b> .....	59 <sup>e</sup> —
<b>Une Relève</b> .....	42 <sup>e</sup> —
<b>Le Chemin de Damas</b> .....	70 <sup>e</sup> —
<b>L'Ombre de la Croix</b> .....	103 <sup>e</sup> —
<b>Un Royaume de Dieu</b> .....	47 <sup>e</sup> —
<b>Quand Israël est roi</b> .....	84 <sup>e</sup> —
<b>L'An prochain à Jérusalem !</b> .....	70 <sup>e</sup> —
<b>La Bataille à Scutari</b> .....	32 <sup>e</sup> —
<b>Notre cher Péguy, 2 volumes</b> .....	40 <sup>e</sup> —
<b>La Rose de Sâron</b> .....	60 <sup>e</sup> —
<b>Rendez-vous espagnols.</b> Un petit volume in-8° 1/4 colombier sur papier d'alfa.	
<b>La Semaine sainte à Séville.</b> Un petit volume in-8° 1/4 colombier sur papier d'alfa.	

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1927.

59/8

JÉROME ET JEAN THARAUD

---

# PETITE HISTOIRE DES JUIFS



PARIS

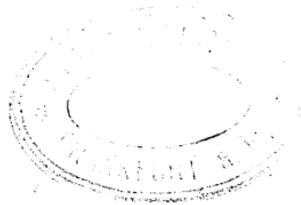
LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIE

IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6<sup>e</sup>

*Tous droits réservés*

*Jus*  
*5440*



Copyright 1927 by Librairie Plon.  
Droits de reproduction et de traduction  
réservés pour tous pays.

A

**CHARLES ET FRANÇOISE HUARD**

*très affectueusement*

**J. J. T.**

## AVANT-PROPOS

---

Dans cette petite histoire des Juifs que j'entreprends d'écrire, je n'ai pas l'intention de faire en deux cents pages le récit de la prodigieuse randonnée qui commence le jour où Abraham quitte avec ses troupeaux la vallée de l'Euphrate, et qui se poursuit sous nos yeux, toujours variée, toujours la même. Je voudrais raconter seulement avec le souvenir de mes lectures et aussi de ce que j'ai vu dans l'Europe orientale ou bien en Palestine, quelles circonstances ont conduit le peuple de

Moïse à mener cette existence si particulière du ghetto, et quelles tragédies intellectuelles se sont jouées dans ces quartiers fermés, dans ces petites communautés juives, qui ont connu, à peu près toutes, les mêmes vicissitudes, en Espagne, en Allemagne, en France, en Hollande ou en Pologne. Mais je tiens à dire tout d'abord dans quelles dispositions d'esprit j'aborde mon sujet.

Qui ne connaît quelque'une de ces plaisanteries, ces galéjades, comme on dit dans le Midi (et les Juifs, même ceux du Nord, sont des Méridionaux) où Israël se moque de lui-même avec une amère ironie? Ces facéties sont innombrables et se transmettent d'âge en âge, en se modifiant avec le temps. J'avais un ami israélite qui prétendait pouvoir aller de Paris à Mar-

seille sans s'arrêter une minute de raconter ces mots d'esprit qui sont toujours peu indulgents pour Jacob et pour Sarah. Israël peint par lui-même n'est vraiment pas flatté. Mais ce peuple, si prompt à railler ses défauts ou simplement ses ridicules, est d'une susceptibilité incroyable sitôt qu'un étranger s'avise de s'occuper de lui. Il est naturellement défiant, et cela se comprend de reste après des siècles de mésaventures.

J'ai reçu bien souvent des lettres de Juifs russes ou polonais, qui, étonnés de découvrir dans nos livres tant de détails sur leur vie familière, s'informaient avec sympathie si nous étions des coreligionnaires. Mais bien souvent aussi des lecteurs moins aimables, qui, ceux-là, n'ont jamais vécu de la vie du ghetto, nous

accusent non sans aigreur de parti pris antisémite. Ils considèrent nos récits et nos études comme une grossière caricature, et nous reprochent d'étaler sous les yeux du public une vie qu'ils jugent ridicule, et dont le ridicule rejaillirait sur eux-mêmes. Ils s'irritent que nous nous attardions complaisamment à la description d'une existence dont ils ne sentent plus la poésie. Il leur est désagréable de voir représenté avec autant de vérité que possible le milieu pittoresque, étrange, mais qui n'est plus pour eux que baroque et humiliant, où leurs pères ont vécu, et où, si le hasard ne les en avait arrachés, ils vivraient encore eux-mêmes. Qu'il y ait en effet du comique dans la vie du ghetto, comment ne pas le reconnaître ? Personne, d'ailleurs, mieux que les Juifs,

ne l'a mis en évidence, dans cette belle littérature en yiddisch ou en hébreu qui a fleuri, au siècle dernier, en Pologne et en Russie. Si les Juifs nous font un grief de montrer des traits qui les choquent, que diraient-ils donc s'ils lisaient les écrivains du ghetto?... Mais je crois, je suis sûr qu'il n'y a pas dans nos livres que le côté comique d'Israël. Il y a aussi sa poésie, que nous sentons peut-être mieux que beaucoup de ces Israélites platement européenisés et naïvement satisfaits de ressembler à tout le monde. Il y a son messianisme, cette passion révolutionnaire, que beaucoup de Juifs, à vrai dire, voudraient faire oublier, mais qui dans ses profondeurs est de la poésie encore, la poésie même de la race. S'il n'y avait pas dans Israël je ne sais

quel charme qui envoûte, jamais je ne me serais intéressé à lui. L'esprit de dénigrement n'est pas du tout notre fait. Nous ne pratiquons ni l'ironie ni la caricature, et si nous déformions les choses et les êtres, ce serait dans le sens de l'ennoblissement.

La situation des Juifs dans le monde est un trop grand sujet pour qu'on le traite avec amertume, hostilité ou dérision. Et puis, est-ce un bien, est-ce un mal pour un littérateur ? j'avoue que j'ai pris l'habitude, ou plutôt que je suis naturellement incliné à regarder toutes choses en spectateur désintéressé. Être philosémite ou bien antisémite, jamais une pareille question ne s'est présentée à mon esprit. Il y a dans le monde un grand fait : le fait juif. Il y a une race juive, il y a des com-

munautés juives, il y a des aspects variés de l'activité juive. Dans *l'Ombre de la Croix, Un Royaume de Dieu, la Rose de Sâron, l'An prochain à Jérusalem, Quand Israël est roi*, je me suis placé bonnement devant quelques-uns de ces aspects, sans me préoccuper de plaire ou de déplaire, avec le seul désir d'être vrai. C'est ce que j'essaye encore aujourd'hui dans ce regard rapide jeté sur le passé.

# I

## LE GHETTO

Tu es beau, mon Juif! Je t'aimais toujours  
Pour ta figure spirituelle, maigre et pâle.  
Ton front est comme le frontispice d'un livre saint,  
Chacun de ses plis, une ligne de la Loi divine.

GOLDFADEN.

Un fait domine tous les autres, un fait d'où est sorti le ghetto : l'attachement d'Israël à sa Loi. A sa Loi, c'est-à-dire aux cinq livres de Moïse, qui dans la Bible forment le Pentateuque et que les Juifs appellent la Thora.

Matériellement une Thora est une longue bande de parchemin, d'une trentaine de mètres de long, qu'on enroule et déroule, à la manière des manuscrits antiques, autour de deux baguettes de bois. Ces Thora sont calligraphiées par des copistes spéciaux, des *sephorim* comme on les nomme, qui observent dans leur pieuse occupation des précautions infinies. Tout

le temps qu'ils sont au travail, ils doivent garder sur eux les attributs de la prière : une petite boîte carrée qu'on se pose sur le front et qui enferme quelques versets de la Loi, une lanière de cuir dont on s'entoure le bras gauche et la main, et enfin le taliss, écharpe de laine blanche et noire, terminée par de longues franges et qu'on se jette sur la tête et les épaules.

Vous le voyez, notre vieux copiste, dans sa petite échoppe de Cordoue, de Séville, de Francfort ou d'Amsterdam, sa boîte carrée sur le front, ses phylactères au bras, son taliss sur la tête, et sa longue barbe, jamais coupée, relevée dans un pli de l'écharpe pour éviter qu'un poil impur vienne frôler le parchemin sur lequel il calligraphie les paroles de l'É-

ternel. Placez encore sur sa table des encriers et des plumes diverses (il faut une plume et une encre spéciales pour écrire le nom du Seigneur), et près de lui, un seau où il plonge la main toutes les fois qu'il doit écrire le nom de la divinité. Ajoutez qu'avant de l'écrire, ce nom redoutable et béni, il doit chaque fois prononcer une bénédiction, et que certains de ces pieux sephorim, plus scrupuleux encore, non contents de tremper leur main dans l'eau, vont se plonger tout entiers dans la piscine rituelle qui avoisine la synagogue. Quelquefois ils s'y jettent quinze ou vingt fois par jour, en sorte qu'on cite des Thora dont la calligraphie a demandé des années.

J'ai vu de mes yeux, en Pologne, le vieux sopher de Bels qui n'avait eu le

temps d'écrire que trois Thóra dans sa vie, tant il portait de dévotion à sa tâche. C'est lui que j'ai décrit dans *l'Ombre de la Croix*. Rien qu'à le voir on se sentait emporté au fond des siècles. Il paraissait plus vieux encore que tout le reste d'Israël, mais aussi, comme lui, il semblait être éternel. Qu'est-ce que la guerre en a fait, dans ce village qui a été pris et repris tant de fois par les Autrichiens et les Russes ? Qu'est-il devenu dans la tourmente, avec ses bas blancs et sa culotte blanche qu'on apercevait entre les pans de son caftan déboutonné ? Mais où sont les vieux sephorim ?... Il est allé, je pense, retrouver quelque part, dans la vallée de Josaphat, ses maîtres en l'art calligraphique.

L'honneur d'une communauté est de

posséder plusieurs Thora dans l'armoire de la synagogue. Derrière le rideau de velours, brodé du sceau de Salomon ou des lions de Juda, il y en a parfois dix ou douze, chacune soigneusement enveloppée d'une gaine de velours ou de soie. Tous les samedis on en sort une, pour lire le texte de la semaine, comme on lit chez nous l'Évangile. Et une fois par an, le jour de la Fête de la Loi, on les sort toutes à la fois et on les promène en grande pompe, couvertes de leurs robes précieuses et coiffées d'un petit chapeau de clochettes tintinnabulantes. Dans les synagogues d'Occident, cette cérémonie a toujours ce caractère de solennité un peu froide que la civilisation imprime aux choses religieuses. Mais dans les synagogues rustiques de l'Europe

orientale, quelle passion, quel enthousiasme ! On danse, on chante, on crie, on boit de la bière, de l'eau-de-vie, on se bouscule pour toucher du bout des doigts les fameux rouleaux sacrés. Ah ! comme j'ai compris alors ce nom tendre et charmant de « fiancée couronnée » qu'on donne là-bas à la Thora.

Pourtant n'allez pas croire que le peuple d'Israël ait vécu uniquement des cinq livres de Moïse, comme on voit un calviniste de Genève et d'Écosse régler toute sa vie sur la Bible. Bien sûr les Juifs ont toujours lu la Thora ; ils la savent par cœur, et même, si depuis le fond des temps ils ont toujours su lire, c'est que la lecture de la Loi a toujours été pour eux une obligation sacrée. Mais à côté de la

Fiancée couronnée il existe un autre livre qui a eu sur la vie d'Israël une influence aussi grande, plus grande encore parfois que la Thora elle-même : ce livre-là, c'est le Talmud.

Pour l'imagination populaire le Talmud était d'inspiration divine, comme la Thora elle-même. Moïse en avait eu connaissance sur le Sinaï, mais le Seigneur lui avait défendu de le consigner par écrit, disant que les Gentils pourraient le traduire dans leur langue et en tirer avantage. Il avait même ajouté : « Celui qui possède mes mystères est mon fils, et la tradition orale contient seule mes mystères. » Ces mystères, c'était le Talmud.

Dans l'édition courante il n'a pas moins de douze gros volumes. Pour vous

en donner une idée (sommaire mais cependant exacte), je ne saurais mieux le comparer qu'à un immense recueil d'articles de journaux et de revues rédigés par les journalistes d'Israël depuis la captivité de Babylone, cinq cents ans avant Jésus-Christ, jusqu'au quatrième siècle de l'ère chrétienne à peu près. Par ce mot de journalistes, entendez les rabbins, les docteurs, dont toute l'activité spirituelle était de commenter la Loi, de l'adapter aux besoins journaliers et de faire sortir du vieux texte les règles nécessaires à la vie. Plus de deux mille rabbins, dont on connaît les noms, et une foule d'autres ignorés ont collaboré à l'ouvrage. C'est le recueil des leçons qu'ils faisaient dans leurs écoles. Or il est arrivé que ces commentateurs ont sou-

vent oublié la source, les livres de Moïse, et qu'ils ne se sont plus occupés que de ratiociner sans fin et d'édifier des commentaires sur les commentaires eux-mêmes. Il y a de tout dans ce formidable amas de discussions philosophiques, historiques, juridiques et morales. C'est dans un désordre inouï une immense compilation de tout ce qui a passé dans l'esprit des intellectuels juifs pendant sept ou huit cents ans. Aussi, loin de fournir un corps de doctrine précis, quelque chose de comparable, par exemple, à la Somme de saint Thomas, qui est un ensemble bien lié dans toutes ses parties, systématique, cohérent, le Talmud apporte au contraire sur toutes les questions qu'il étudie des opinions multiples et le plus souvent contradictoires. Une

casuistique bizarre, une dialectique insensée, bien souvent des extravagances, dont j'ai donné quelques exemples dans *la Rose de Saron*. Quels objets peut-on porter le saint jour du sabbat, sans transgresser la Loi qui défend de rien porter ce jour-là, et de quelle manière convient-il de les porter? Quels animaux est-il permis de mener au pâturage, et comment doit-on les conduire, puisqu'il est interdit de rien avoir à la main? Quelle distance est-il licite de franchir à pied le samedi, et comment est-il possible de prolonger cette distance? A quel diapason faut-il élever la voix quand on prie? Est-ce assez de s'entendre soi-même, ou faut-il être entendu de tout le monde? Que faire si l'on est monté sur un arbre et que l'heure de la prière vous

surprenne? Si une couleuvre s'enroule autour de votre jambe, faut-il continuer de prier? Et si c'est un scorpion dont la piqûre est mortelle? Est-il permis de tuer une poule ou une puce le jour du sabbat? ou de manger un œuf pondu le samedi? Combien de poils blancs une vache rousse destinée au sacrifice peut-elle avoir sans cesser pour cela d'être une vache rousse? Le grand prêtre doit-il mettre sa chemise avant sa culotte?... La liste de ces cas baroques est vraiment inépuisable. Mais en dépit de ces étrangetés, quel prodigieux monument! Croyances, sentiments, espérances, superstitions, légendes, histoires, pratiques religieuses, théologie, législation, dix siècles de vie juive sont là, cinq siècles avant le Christ et cinq siècles après lui. Du fatras, de

l'absurde aussi, mais souvent l'inspiration la plus noble, un sentiment du droit très supérieur à celui du droit romain, et parfois l'accent de Jésus.

Vous me direz : si ce Talmud est si confus, si embrouillé, si contradictoire souvent, comment un Juif peut-il s'y reconnaître ? Eh ! il ne s'y reconnaît pas. Et ç'a été au cours des siècles, et c'est toujours son grand plaisir, dans les communautés orientales, de soulever des problèmes nouveaux sur les problèmes posés par le vieux livre, de couper les cheveux en quatre, de concilier l'inconciliable, de trouver des échappatoires à des questions insolubles, bref d'exercer cette subtilité qui est naturelle à l'esprit juif, et que ce commentaire du Talmud, pendant des centaines d'années, a eu

pour résultat de développer à l'excès.

Pourtant, de cette confusion, il a bien fallu tirer quelques règles positives pour la pratique de la vie. Je ne sais quel rabbin a extrait de ce chaos six cent treize commandements précis qui ordonnent toute l'existence, de la naissance à la mort. Du lever au coucher du soleil, ces six cent treize commandements règlent tout, fixent tout ; ils s'étendent aux maîtres, aux domestiques, aux enfants, aux animaux, à l'habitation, à la nourriture, aux vêtements et font, pour un pieux Juif, de chaque pensée, de chaque action, de chaque mouvement, un geste religieux.

Comme on le voit, rien de plus différent que ces deux livres, qui dominent toute la vie du peuple juif : la Bible et le Talmud.

L'un est sorti de l'autre, mais jamais en vérité on n'a vu livres plus dissemblables. La Bible, un beau conte d'Orient, un poème pastoral et guerrier, l'épopée de la vie nomade. Le Talmud, né de la Thora et qui lui ressemble si peu, tout abstrait, tout en logique, en raisonnements, en arguties. Il sent l'huile et la lampe, et non plus le désert et la vie libre. Ce n'est pas le beau récit qu'on écoute bouche bée sous la tente, mais le livre qu'on lit le front préoccupé, en s'arrachant, tant l'esprit est tendu, et sans y prendre garde, un à un, les poils de la barbe — ces poils qu'on a grand soin de laisser entre les pages pour témoigner de l'effort de la pensée, et qui font ressembler certains de ces Talmuds, comme j'en ai vu quelques-uns, à d'épouvantables herbiers.

Ce code et ce poème ont fait la destinée d'Israël. C'est pour mettre la sainte Thora, la Fiancée couronnée, à l'abri de toute profanation que les Juifs se sont enfermés dans le ghetto. C'est pour vivre suivant le Talmud qu'ils ont mené pendant des centaines d'années une existence à part, dans les mêmes habitudes et les mêmes pensées. Partout où le sort les a poussés, tout de suite ils se sont réunis pour former un quartier, une communauté autour de la maison ordinairement misérable où s'abritaient, comme dans l'arche, les rouleaux de la Thora. En quelque endroit qu'ils abordaient, ces gens qui avaient perdu leur patrie, s'en reconstituaient une aussitôt, exactement comme aujourd'hui, dit justement Bernard Lazare dans son essai si clairvoyant sur

l'Antisémitisme, nous voyons les Anglais qui, par tant de points leur ressemblent, se faire un home, une Angleterre, et vivre comme à Oxford ou à Cambridge, dans n'importe quel lieu du monde où leurs pieds les ont portés. En sorte qu'Israël a réalisé cette réussite paradoxale de n'avoir aucun territoire qui lui appartienne en propre et de rester pourtant un peuple, si l'on considère qu'un peuple, c'est avant tout une certaine façon commune qu'ont des individus de vivre, de penser, de vouloir et d'espérer. A cet égard, Israël dispersé possède une unité aussi grande que n'importe quelle autre nation, la France ou l'Angleterre, par exemple, avec leurs territoires parfaitement limités. Sur la valeur du peuple juif et son action dans les affaires du monde il est loisible à

chacun de se faire telle idée qu'il lui plaira, mais on ne peut qu'admirer qu'il ait réussi à se maintenir lui-même au milieu des conditions les plus hostiles qu'une race ait jamais rencontrées.

Une des principales raisons de cette universelle hostilité qu'Israël a trouvée sur son chemin, tient précisément, je crois, à cette volonté de rester à l'écart et de mener en tous lieux sa vie particulière. On voit ce qui se passe lorsque dans nos villages ou nos petites villes arrive un étranger qui se met à vivre d'une façon qui n'est pas celle de tout le monde. Immédiatement le village, la petite ville est en rumeur, invente sur son compte mille histoires, fait tout de suite de sa maison une maison de réprouvé. Je me rappelle, pen-

dant la guerre, quelle sorte de réprobation les gens de mon régiment, qui étaient des gens de Charente, éprouvaient à l'égard des Anglais, parce que ceux-ci se nourrissaient d'une manière qui n'était pas la nôtre. Transportez-vous dans la cervelle d'un chrétien du moyen âge, et imaginez ses pensées au sujet de ce mécréant qui vit à part, dans un quartier où il poursuit une vie secrète, dont on ne connaît à peu près rien, sinon quelques habitudes étranges dans la nourriture en particulier. D'instinct, notre chrétien le déteste, puisque ce Juif porte sur lui la tare ineffaçable d'avoir mis en croix Jésus-Christ. Mais l'imagination populaire ne s'arrête pas là. Si le Juif mène une vie cachée, c'est qu'il a des choses à cacher. On lui attribue des difformités affreuses,

des vices, des crimes, des coutumes abjectes dont on peut lire le tableau horripilant dans les chroniques juives et chrétiennes. S'il ne quitte jamais son chapeau, comme le veut sa Loi, c'est que, pareil au bouc, il a des cornes sur le front. De là à lui donner, comme au diable, un appendice caudal, dit plaisamment Bernard Lazare, il n'y avait qu'un pas. On le fit. Tout le moyen âge a prétendu que le Juif avait des écrouelles, des flux de sang, des infirmités de l'haleine qui l'obligeaient à tenir la tête basse et que, la nuit, sa langue était envahie par les vers. Chacune des douze tribus était frappée d'un mal spécial. Ceux de la tribu de Ruben avaient, disait-on, porté la main sur Jésus, aussi leur main desséchait tout ce qu'ils touchaient. Ceux de la tribu

de Siméon avaient cloué le Christ sur la croix, aussi, quatre jours l'an, ils avaient aux pieds des stigmates sanglants, etc., etc.

Et il arriva que ce Juif qui s'était placé lui-même dans des conditions de vie spéciale, qui s'était enfermé dans son quartier particulier pour conserver l'intégrité de sa croyance et de sa race, on l'y enferma de force. Ce qui n'avait été d'abord qu'une habitude juive, une coutume, une loi qu'Israël s'imposait à lui-même, on le lui imposa du dehors. Un beau jour on lui déclara : « Tu as voulu vivre à part dans ton quartier, avec ta Loi, tes idées, tes habitudes. Eh bien ! demeures-y pour toujours. Tout autre quartier de la ville te sera défendu. Voici des chaînes, voici une porte qui limiteront

désormais l'espace dans lequel il te sera permis de respirer. Ton ghetto ne sera plus une prison volontaire, mais une prison obligatoire. »

Les Juifs font un grief à l'Église de leur avoir tenu, la première, ce petit discours-là. Ils lui reprochent d'avoir eu envers eux, pendant tout le moyen âge, une conduite ambiguë. D'une part, en effet, la papauté les protégeait comme les témoins de la victoire de l'Église sur la synagogue (et c'est un fait que nulle part les Juifs n'ont été mieux traités que dans les villes papales de Rome et d'Avignon : d'autre part, elle a toujours pris soin d'entretenir la suspicion qui entourait Israël. Et comme son autorité s'étendait à tout l'Occident, les mesures qu'elle

recommandait furent universellement acceptées. Il n'est pas douteux que c'est elle qui a fait une prison légale de cette prison volontaire où les Juifs s'étaient enfermés. C'est elle qui les a obligés de porter, quand ils sortaient (comme si déjà on ne les reconnaissait pas assez !), une bande d'étoffe ronde ou carrée, jaune ou rouge, placée sur l'épaule ou le chapeau. En quoi elle ne faisait d'ailleurs qu'imiter les Musulmans. Cette rouelle que les Juifs ont portée pendant six siècles, et qui attirait sur leur passage la dérision et les coups, serait, paraît-il, l'invention du sultan Yakoub El Mansour, conquérant de l'Espagne, lequel avait coutume de dire : « Si j'étais sûr que les Juifs se convertissent sincèrement à l'Islamisme, je leur permettrais de contracter des mariages

avec les Musulmans. Si je savais au contraire qu'ils persistent dans leur ancienne foi, je les passerais au fil de l'épée. Mais je suis dans le doute. Aussi je veux qu'ils portent des vêtements qui les fassent remarquer et qui les ridiculisent. » C'est encore une bulle du pape qui interdit de confier aux Juifs tout emploi susceptible de leur conférer sur les chrétiens une autorité quelle qu'elle fût. Avant cette interdiction, il n'était pas rare, en effet, de les voir s'élever jusqu'aux plus hautes charges. Tel qui s'était insinué dans la bonne grâce d'un prince en qualité de médecin (la médecine est un art que les Juifs avaient appris des Arabes et dans lequel ils excellaient) devenait vite un confident, quelquefois un ambassadeur pour des missions délicates. On en vit même en

Espagne devenir chanceliers, ministres des finances. Et sans cesse la papauté fut obligée de rappeler aux rois, et aux seigneurs ecclésiastiques et laïques, qu'elle défendait formellement qu'on accordât aux Juifs des emplois éminents — ce qu'elle estimait dangereux pour la société chrétienne. C'est elle enfin qui a confiné Israël dans une activité tout à fait particulière : le commerce de l'or.

Ce commerce, presque autant que sa vie retirée dans le ghetto, a fixé un des traits les plus marquants d'Israël. L'isolement dans ce métier s'est produit d'une façon qui répète exactement ce qui s'est passé pour le quartier. Ce trafic de l'or, dont Israël a vécu presque exclusivement pendant tout le moyen âge et qu'il exerce

encore aujourd'hui avec tant de maîtrise, il a commencé par le choisir librement. Depuis la dispersion et la chute du Temple, ç'a été la grande affaire des Juifs. Il y a maintes raisons à cela. Voilà des gens adroits, subtils, jetés un peu partout, au hasard, à travers le monde. Il leur faut se débrouiller pour vivre. Voyez, dit encore Bernard Lazare, les peuples colonisateurs, les Hollandais, les Anglais, arrivant sur une terre étrangère. Leur premier soin est de fonder une banque, un comptoir, de se livrer au trafic. Entre tous les trafics, celui de l'or, au moyen âge, devait spécialement tenter les Juifs. L'Église interdisait le prêt à intérêt et sévissait durement contre les clercs et les laïques qui se livraient aux pratiques usuraires. Le Juif, lui, qui n'était pas de l'Église, échappait à

cette interdiction. Vous me direz qu'à lui aussi l'Église aurait pu défendre ce commerce qu'elle désapprouvait. Mais ce commerce était nécessaire, il fallait que quelqu'un le fit. On avait besoin d'or. Jamais peut-être l'or, en tant que signe de richesse, n'a joué un rôle comparable à celui qu'il a tenu pendant tout le moyen âge. Nous n'en faisons pas fi aujourd'hui, mais en un temps où l'on ne connaissait ni l'industrie ni le crédit, l'or représentait avec la terre la seule richesse, la grande marchandise. D'où la passion avec laquelle le moyen âge a poursuivi la recherche de la pierre merveilleuse, qui devait transmuter les métaux les plus vils et donner une puissance infinie au possesseur du grand secret.

La papauté, les rois, les seigneurs

ecclésiastiques ou laïques, et plus tard les bourgeois, étaient trop heureux de trouver dans le Juif un homme qui prenait allégrement sur lui la réprobation que les conciles, d'accord avec les Pères de l'Église, avaient attachée au trafic d'une denrée si nécessaire. Le Juif trouva ainsi ouverte devant lui une carrière indispensable et maudite, où pendant plusieurs siècles il ne fut concurrencé par personne. Comment ne s'y serait-il pas élancé? Le monde entier l'y invitait. Tout y favorisait son succès : son instinct, son intérêt, sa loi religieuse elle-même, qui lui interdisait de cultiver une terre étrangère, de « bêcher le sol étranger », dit le Talmud. Ajoutez à cela que, lorsque les persécutions commencèrent, ce commerce de l'or lui offrit des commodités merveilleuses, soit qu'il

se résolut à fuir des lieux inhospitaliers en emportant avec lui une richesse aisément transportable, soit qu'il préférât rester et acheter la tranquillité, une tranquillité précaire, à beaux deniers comptants.

Autre considération, qui tient à l'âme même d'Israël, à sa plus profonde rêverie. Ouvertement ou non, Israël s'est toujours considéré comme le peuple élu, destiné à dominer toutes les autres nations. Pour réaliser cette destinée sublime, l'or était la seule force qui fût à sa portée, puisque les lois des pays où il vivait le privaient de tout autre moyen d'action. Et cette idée mystique était soutenue par cette autre, de caractère mystique aussi, que d'un moment à l'autre le Messie pouvait apparaître, le sauveur miraculeux qui ramè-

nerait les tribus dispersées dans la patrie perdue. Puisque ce jour béni pouvait arriver demain, à quoi bon acquérir des biens qu'on ne pourrait emporter? L'or, l'or seul, était mobile, mobile comme Ahasvérus lui-même, toujours prêt à le suivre, aussi bien dans un nouvel exil que sur la route triomphale du retour à Jérusalem.

Voilà pourquoi, volontairement, avec joie, le Juif s'est mis derrière sa table de change. Et ce n'est que plus tard que la législation chrétienne l'a rivé à ce comptoir, l'y a enfermé, isolé comme dans son ghetto, en lui interdisant d'acheter de la terre, de posséder des biens fonciers, d'entrer dans les corporations d'artisans qui étaient d'une certaine façon des institutions religieuses sous le patronage d'un

saint, bref d'exercer d'autre métier que la vente de l'or et la brocante.

Mais ce commerce qu'Israël avait commencé par choisir, et qu'on lui avait ensuite imposé, ajouta une nouvelle raison de haine à toutes les raisons d'antipathie qu'on avait déjà contre lui. Plus que tout autre trafic, celui-là excitait les jalousies. Adonnés au maniement du métal incomparable, les Juifs eurent contre eux tout le monde : les rois, les puissants, le clergé, qui voulaient mettre la main sur leurs richesses, imaginaires ou non ; les pauvres qui les rendaient responsables de leurs misères et de leurs maux ; les bourgeois qui détestaient en eux des concurrents redoutables.

On peut dire que le Juif a fixé lui-même sa destinée. Il s'est condamné au

ghetto, il s'est condamné à l'or, et la législation restrictive à laquelle l'Église l'a soumis n'a fait qu'exécuter la sentence qu'il avait portée sur lui-même. Mais ce que l'on fait volontairement, ou ce que l'on fait par contrainte, ce n'est pas du tout la même chose. Il y a entre les deux une immense distance, l'abîme qui sépare la liberté de la servitude. On a beau vous enfermer dans une maison que vous avez construite vous-même, cette maison change de visage le jour où l'on vous en fait une prison.

L'Église a-t-elle atteint son but en isolant ainsi Israël dans un quartier, dans un milieu ? Un de mes amis juif a coutume de dire : « Ce n'est pas malgré les persécutions, c'est à cause des persécutions qu'Israël a maintenu son caractère na-

tional. » Il y a du vrai dans cette idée. Cette législation d'exception a eu pour effet de fortifier le particularisme d'Israël. Que ce soit en Espagne, en France, en Italie, en Allemagne, il a rencontré les mêmes défenses, les mêmes barrières; partout il s'est trouvé soumis aux mêmes lois restrictives. Le pays avait beau changer, le climat économique et moral avait beau être différent, lui, il restait toujours le même, puisque la législation était toujours la même pour lui. Partout la même occupation, partout la même vie religieuse, partout la même vie sociale. Dans ses différents ghettos répandus à travers l'Europe, Israël a vécu pendant des siècles, comme si tous ces ghettos n'en avaient formé qu'un seul. L'Église a ainsi obtenu un résultat très différent de celui qu'elle avait espéré.

Son espoir, au cours du temps, a toujours été de convertir les Juifs à la foi chrétienne, mais sa politique n'a fait que les replier davantage sur eux-mêmes. En les enfermant dans une vie particulière, elle a fortement contribué à les conserver comme peuple. Elle leur a donné une patrie.

Voilà donc les Juifs installés dans cette petite patrie, sordide et très aimée, qui s'appelle le ghetto. Quels drames ont agité ces petits mondes clos ?

Il y a d'abord, comme on vient de le voir, et comme on le verra tout au long de ce récit, la lutte avec l'entourage, avec la société chrétienne. C'est le drame qui frappe le plus, le plus tragique aussi, puisqu'il aboutit maintes fois à l'expulsion ou au bûcher. Même lorsqu'elle ne

prend pas ces grandes couleurs dramatiques, la vie du Juif au jour le jour n'est pas une vie gaie. Elle est soumise à l'inquiétude, au malaise, à la gêne d'une réprobation à peu près universelle. Mais il n'est que juste d'ajouter qu'en ces temps difficiles il y avait peu de gens pour qui la vie se présentât sous des couleurs attrayantes. C'est une question de savoir si le serf attaché à la glèbe était plus heureux que le Juif. Le Juif, entre deux persécutions, avait ses moments de répit. Quand il avait payé ce qu'exigeait de lui le seigneur ecclésiastique ou laïque, il était à peu près tranquille. Mais le serf, lui aussi, était taillable et corvéable à merci; lui aussi, il était pillé s'il possédait quelque chose, et il devait subir en outre une obligation à laquelle Israël était soustrait,

l'obligation de faire la guerre, de fournir des hommes d'armes au seigneur. Je crois que le compte de tous les Juifs brûlés ou massacrés pendant cinq ou six cents ans serait peu de chose si l'on songe aux innombrables pauvres diables tombés pendant les guerres incessantes de château à château, de frontière à frontière.

J'ajoute que ce drame de la persécution religieuse n'est pas particulier au ghetto. Tous les hérétiques l'ont connu, ont subi les mêmes violences. Les Juifs eux-mêmes se sont habitués à vivre avec la société chrétienne, comme le marin avec la mer, le montagnard avec l'avalanche. Ce qui dans la vie du ghetto me semble avoir un caractère tout à fait singulier et d'un vif intérêt psychologique, c'est ce qu'on pourrait appeler le drame des convertis.

Convertis de bonne foi ou convertis par haine de leur milieu, les Juifs christianisés ont toujours témoigné d'une animosité incroyable contre leurs coreligionnaires. Ce sont toujours ces renégats qui ont indiqué les points sensibles où l'on pouvait frapper Israël. Ce sont ces convertis qui dénonçaient dans les livres des Juifs tout ce qui était susceptible d'exciter les colères ecclésiastiques. C'est d'eux que les chrétiens tenaient quelques clartés sur ce qui se passait dans les esprits et les communautés hébraïques. C'est presque toujours sur leurs instances que le Talmud fut tant de fois condamné et brûlé. J'en donnerai plus loin un exemple saisissant.

Mais de tous les drames du ghetto, le plus profond, le plus intime, est celui qui met aux prises la vieille pensée

hébraïque, non plus avec des chrétiens ou bien des renégats, mais avec les Juifs eux-mêmes.

Ces Juifs-là, ces pieux Juifs, il faut vous les représenter penchés sur la Loi et le Talmud autour des idées les plus anciennes. Dans leurs quartiers fermés, dans ces petites patries religieuses où ils sont confinés, ils ne reconnaissent d'autre autorité que celle de leurs rabbins, qui personnifient la tradition, la règle immuable, la soumission à la plus stricte observance des commandements minutieux qui forment la trame de la vie. C'est ce vieil esprit aride, passionnément attaché à la lettre de la Loi, que Jésus avait trouvé dans l'ancienne Judée, et contre lequel il a lutté. Les rabbins le maintenaient toujours avec une opiniâtreté farouche, exaspérée encore

par les vexations qu'ils subissaient et par le sentiment très juste que cette défense du vieil esprit était le seul moyen d'assurer l'unité du peuple dispersé. La masse d'ailleurs obéissait avec joie. Il était doux, quand on rentrait, le soir, dans le ghetto, après avoir subi tout le jour le contact atroce des chrétiens, de se purifier dans les saintes habitudes, de s'assurer, par une joyeuse soumission à tous les rites, qu'on pouvait être au dehors insulté, méprisé, mais qu'ici on redevenait le peuple élu, le peuple du Livre, de la Loi, l'esclave de Dieu.

Pourtant il se trouvait des gens que ne satisfaisait pas cette religion formaliste et sans pensée. Deux réactions d'ordre contradictoire se sont produites dans le ghetto, par lesquelles Israël a essayé

d'échapper à l'emprise étouffante de ses rabbins et du Talmud. L'un de ces mouvements est tout rationaliste, un sursaut de l'intelligence, une révolte de l'esprit; l'autre, un élan mystique de l'imagination et du cœur. Tous les deux ont eu lieu à peu près au même moment, dans le courant du treizième siècle. Mais sur cette date lointaine, qu'on n'imagine pas qu'il s'agisse d'une histoire périmée. Ces deux mouvements se continuent à travers toute l'histoire d'Israël, et leur opposition dans la suite des temps, et jusque dans le monde contemporain, fait précisément le sujet de cette *Petite histoire des Juifs*.

## II

# LA RÉVOLTE DE L'ESPRIT

« Ne te fais de l'étude ni  
une couronne pour te parer  
ni une pioche pour t'ense-  
velir. »

(Proverbe cité par MAÏMONIDE.)

L'homme du moyen âge qui essaya, pour la première fois, d'aérer le ghetto et d'expliquer par des raisons philosophiques ou historiques toutes ces prescriptions religieuses auxquelles les Juifs se conformaient avec autant de rigueur que d'incompréhension, est un certain Maïmonide, né en Espagne, au temps où ce pays était sous la domination des Maures, et où les Juifs participaient à l'admirable civilisation sémitique que les Arabes avaient développée là-bas. Maïmonide a essayé de mettre de l'ordre dans ce chaos de traditions, de discussions, de digressions, de théories contradictoires qui forment le Talmud. Il

tenta d'apporter un peu de lumière et d'unité dans cette immense compilation où il était fort difficile, sinon impossible de se reconnaître, et de rattacher la masse des détails à quelques idées générales. Il trancha, coupa dans le vif, accepta ceci, rejeta cela, bref refit un nouveau Talmud, clair, compréhensible, ordonné, c'est-à-dire quelque chose de profondément différent du véritable Talmud, qui est exactement le contraire d'un système précis, limité.

Comment travailla Maïmonide, et quelle fut sa méthode, on s'en rend compte à la lecture de son plus célèbre ouvrage, le Guide des égarés. Dans l'ordre de la pensée juive, il a conçu le même dessein qui fut, quelques années plus tard, celui de saint Thomas : concilier la religion

révélée avec la philosophie d'Aristote que l'on considérait alors comme l'expression de la plus haute raison. Et par là il fut amené à introduire dans le judaïsme, dans cette pensée orientale qui avait toujours vécu sur elle-même, quelque chose qui lui était tout à fait étranger, des éléments de la pensée grecque.

Grand tumulte en Israël ! Le monde juif se divisa en deux camps, de force très inégale, mais également passionnés : les partisans de Maïmonide, c'est-à-dire, d'un côté, le petit nombre d'entre les Juifs qui attachaient du prix au libre exercice de la raison ; et de l'autre, ses adversaires qui reprochaient à Maïmonide de faire de la religion une servante de la philosophie, de ramener les miracles à des événements naturels, de considérer les prophéties non

pas comme des inspirations directes de la divinité mais comme des imaginations, des rêves, des symboles, de nier l'existence d'un paradis et d'un enfer, et d'avoir sur l'immortalité de l'âme une théorie spiritualiste en contradiction avec celle du judaïsme traditionnel, qui prévoit la survie sous la forme de la résurrection des corps.

La lutte devint surtout acharnée après la mort du philosophe. Ainsi qu'il arrive toujours, les disciples exagérant la pensée de leur maître, arrivaient à cette conclusion que, pour être un bon Juif, il suffisait de se bien pénétrer des raisons qui inspiraient la Loi, mais que l'observance même de la Loi, dans une infinité de cas, était tout à fait inutile, voire ridicule, puisque les raisons historiques qui inspi-

raient ces pratiques avaient cessé d'exister. Au contraire, les purs talmudistes s'entenaient à l'intégrité du culte et des croyances. Les plus intelligents pensaient qu'en faisant du Talmud une construction claire, ordonnée, où l'on ne pouvait plus errer à son gré à travers mille hypothèses, Maïmonide avait appauvri le vieux livre, et d'une certaine façon aboli le travail de l'esprit sur ce texte inépuisable. Mais la plupart des rabbins, hostiles à toute nouveauté, et appliquant à la lettre ce principe du Talmud : « Empêchez vos enfants de réfléchir » voyaient surtout dans la philosophie et l'exercice de la raison un péril pour le judaïsme, et non sans claivoyance affirmaient que si Israël ne rejetait pas loin de lui tout ce qui n'était pas la Loi, il était condamné à

périr et à se dissoudre parmi les nations étrangères.

Rabbins maïmonistes et rabbins anti-maïmonistes s'excommuniaient à l'envi. On vit même, chose extravagante, un rabbin de Montpellier faire appel à l'Inquisition pour rechercher et brûler les ouvrages de Maïmonide conservés dans les maisons juives, sous prétexte que ses idées étaient aussi pernicieuses pour l'esprit chrétien que pour le juif. Un synode de rabbins réuni à Barcelone excommunia tous les Juifs de vingt-cinq ans qui liraient d'autres livres que la Bible et le Talmud. Quelques rabbins provençaux, qui avaient gardé le contact avec la civilisation arabe, essayèrent bien de résister. Tout fut vain. Ces Juifs que le monde entier tourmentait pour leur foi, persécutèrent leurs

coreligionnaires plus durement qu'on ne les persécutait eux-mêmes. Pendant deux siècles, en Espagne, en France, en Italie, en Hollande, il n'y eut que quelques isolés pour maintenir l'intelligence juive. La masse était retombée plus que jamais sous l'influence des rabbins obscurantistes. Plus que jamais elle s'isola dans ses ghettos, dans sa pensée, sans autre distraction spirituelle qu'une attention vigilante à la pratique des cérémonies rituelles, aux bénédictions sur toutes choses et aux futiles discussions casuistiques. Dans ses synagogues obscures, le Juif continua de discuter sur des questions oiseuses, mais il ne pensa plus. Et pourquoi aurait-il pensé? Ses rabbins répondaient pour lui à toutes les questions que l'on pouvait poser : ils n'avaient qu'à puiser à pleines mains

dans l'éternel code talmudique. Délibérément Israël avait renoncé au seul moyen qu'il eût de s'évader du ghetto, l'activité de la pensée libre, pour s'enfoncer dans ce qu'il y avait de plus étroit dans son génie :

De plus étroit évidemment. Mais rien pouvait-il mieux conserver Israël et lui donner la force de supporter la vie terrible qu'on lui fit jusqu'au seizième siècle? Le treizième, le quatorzième et le quinzième siècles sont les plus rudes moments de sa vie. L'inquisition, l'expulsion, les massacres, tout le ramène à s'attacher plus passionnément que jamais à la cause même de son malheur, à ses traditions, à sa loi. L'Église brûle ses livres; les rois et les princes le chassent pour confisquer ses biens; la foule l'insulte, pille ses bou-

tiques, profane ses cimetières, tourne ses fêtes en dérision et saccage ses synagogues. Grætz, dans son *Histoire des Juifs* (monument d'érudition comparable à l'histoire romaine de Mommsen), fait un récit détaillé de ces violences. Quand on se met en route pour délivrer le Saint-Sépulcre on se fait la main sur les Juifs avant de partir. Quand la peste sévit, on offre des Juifs en holocauste. On en tue un peu partout, à York, en Espagne, en Italie, en Bohême, en France, en Autriche, en Moravie, en Pologne. On en brûle à Strasbourg, à Mayence, à Troyes. En Espagne, c'est par milliers que les Juifs convertis de force au christianisme après l'expulsion des Maures et qui restaient suspects de se livrer en secret aux pratiques de leur ancienne loi, montent sur le bûcher. On

comprend que dans ces heures mauvaises, ils aient trouvé un bien autre réconfort dans une foi aveugle que dans le judaïsme attiédi d'un Maïmonide. Une philosophie, quelle qu'elle soit, n'a jamais produit de martyrs. C'est dans sa fidélité à ses plus anciennes traditions qu'Israël, qu'on voyait, en dehors de son quartier, si timide, l'échine basse, souriant à l'insulte, incapable de révolte et de fierté, a trouvé le courage de supporter ses épreuves.

Ce qui étonne, c'est que, dans ces ghettos où l'on vivait si dramatiquement, où il semblait que du malheur aurait dû surgir spontanément le sanglot et sa poésie, pas un poème ne s'élève, pas un chant de douleur, aucune de ces manifestations sublimes qui ont le secret d'émouvoir l'humanité tout entière. Israël

a souffert, mais il n'a pas écrit le poème de son misérable sort. Ce qui me frappe dans son infortune et dont je le plains peut-être le plus, c'est que pendant des centaines et des centaines d'années il n'ait pas trouvé dans son cœur les accents qui auraient apitoyé sur lui le monde, et changé peut-être sa destinée. On attend toujours ce cri de la longue infortune juive, et l'on souffre de ne pas l'entendre. La plus belle résignation du monde ne vaut pas un cri de révolte.

Le seizième siècle vit, sinon la fin de la grande misère du ghetto, du moins une sensible atténuation à sa détresse. La Renaissance amène avec elle des pensées plus humaines, un adoucissement des esprits et des mœurs. Après l'hiver,

c'est le printemps, un printemps brusque, rapide, qui transforme vite toutes choses comme le printemps italien. Les Juifs bénéficièrent de la saison nouvelle. La température du monde s'adoucissait autour d'eux, et le ghetto en profita.

La littérature sémitique a beaucoup solicité la curiosité des humanistes. Très peu d'entre eux savaient l'arabe, et c'est à travers l'hébreu, que leur enseignaient des maîtres juifs, qu'ils ont connu Averroès et les philosophes arabes. Un Pic de la Mirandole, un Reuchlin, éprouvent pour la langue de la Bible, qui leur révèle des pensées si étrangères à Moïse, le même enthousiasme que pour le latin et le grec. Dans maintes villes d'Allemagne où n'habitait cependant aucun Juif, on trouve des imprimeries hébraïques à l'usage des

savants chrétiens. La Sorbonne, qui au temps de saint Louis faisait brûler le Talmud, décide de créer à Reims une chaire où l'on enseigne l'hébreu. Entre érudits chrétiens et juifs des relations amicales s'établissent d'autant plus aisément que la Renaissance, dominée par l'amour de l'antiquité païenne, apportait dans beaucoup d'esprits le scepticisme religieux. Quand on a tant d'admiration pour Jupiter et Vénus, on est moins porté à haïr des gens qui n'ont pas de dévotion à la Vierge et à Jésus.

La Réforme qui se développa à l'intérieur de la Renaissance fut aussi favorable aux Juifs. Rien de plus naturel. Un grand nombre des pensées nouvelles qui transformaient l'Europe du point de vue phi-

losophique et religieux, venaient directement d'Israël ou de la pensée arabe interprétée en hébreu. La critique des dogmes catholiques, l'exégèse des livres saints, n'ont pas été la création des initiateurs de la Réforme. Cette critique, cette exégèse, existait depuis longtemps déjà dans les livres arabes et juifs. Réformateurs luthériens et calvinistes n'ont fait que reprendre à leur compte la plupart des arguments de cette littérature sémitique, qui s'attaquait aux principes mêmes de la foi catholique. Ils y ont puisé abondamment, et il n'est pas exagéré de dire que la critique protestante du catholicisme est sortie, presque tout entière, de la critique qu'en faisaient depuis des siècles les philosophes arabes et hébreux.

Aussi ne faut-il pas s'étonner d'un fait

qu'on passe souvent sous silence, mais qui est éclatant et très significatif, à savoir que le vaste mouvement de réforme religieuse qui éclata en Allemagne avec Luther, fut préparé durant plusieurs années par une grande agitation des esprits autour de ce Talmud dont la vie se confond avec le destin d'Israël.

Cette agitation des esprits se produisit à l'occasion d'un événement très banal quand on connaît l'histoire juive. J'ai signalé déjà que les Juifs n'ont jamais eu de pires ennemis que leurs coreligionnaires convertis. Quelques années avant la rébellion de Luther contre Rome, un Juif de Cologne, fils d'un boucher rituel, un certain Pfefferkorn, d'une moralité douteuse, déjà condamné pour vol par le tribunal rabbinique, se convertit au catholicisme.

Son premier soin fut de dénoncer les livres religieux des Juifs, et tout spécialement le Talmud, à l'Inquisiteur de Cologne, le dominicain Hochstracht. Le renégat et le dominicain obtinrent de l'empereur Maximilien un édit par lequel il les autorisait à confisquer dans les synagogues et les maisons particulières tous les livres des Juifs. L'humaniste Jean Reuchlin, le plus grand nom avec Érasme de la Renaissance en Allemagne, se trouva mêlé au débat. Comme il savait l'hébreu, que sa réputation était considérable et qu'il avait une charge importante auprès de l'Empereur, ce dernier le chargea de lui adresser un rapport sur la question des livres juifs. Reuchlin rédigea un mémoire dans lequel il concluait que non seulement il fallait se garder de condamner les commentaires juifs de la

Bible, mais que ces commentaires étaient indispensable à l'étude de la religion chrétienne. En ce qui concerne le Talmud, il avouait bien être perdu dans cet immense labyrinthe et n'y pas comprendre grand'chose, mais il était très opposé à l'idée de le brûler, car ceux qui veulent le brûler, disait-il, ne le connaissent pas mieux que moi, et que penserait-on d'un ignorant qui exigerait qu'on brûlât des livres de mathématiques sous prétexte qu'il n'y entend rien?

Ce mémoire de Reuchlin, qui donnait gain de cause aux Juifs et satisfaisait l'Empereur qui ne demandait que la paix, irrita au plus haut point le dominicain de Cologne. L'affaire fut portée devant le pape. Entre Reuchlin d'une part et l'Inquisition de l'autre, s'engagea un procès

interminable qui passionna tout ce qu'il y avait d'intellectuels en Allemagne, et d'où Reuchlin sortit vainqueur.

Ce long procès qui fut une sorte d'affaire Dreyfus de ce temps-là, avait soulevé pendant des mois bien des questions épineuses. Une multitude de pamphlets, œuvres d'humanistes ou de Juifs, avaient attaqué ouvertement des institutions et des idées auxquelles personne n'avait osé s'en prendre jusque-là. Cette lutte avait servi de prétexte à des critiques violentes contre les moines, leur ignorance, leur fanatisme, le relâchement de leurs mœurs, contre l'Inquisition, contre Rome elle-même, bref contre tout un ordre de choses que Luther va bientôt attaquer avec son génie passionné. On peut dire que Luther n'a fait que continuer la querelle com-

mencée par Reuchlin et ses amis à propos du Talmud. Quand il déclare que le premier devoir du chrétien, pour former son sentiment religieux, est de recourir à la Bible et à ses commentateurs juifs, il reprend simplement le point de vue de Reuchlin. Quand il attaque Rome, les papes et les moines, il développe avec plus de talent des idées auxquelles les pamphlets des humanistes, durant tout le procès de Reuchlin, avaient habitué l'opinion. Sa personnalité puissante n'a fait qu'agrandir un débat qui, sans lui, serait demeuré sans doute une simple querelle, comme on en avait tant vu entre humanistes et théologiens.

Il n'est point exagéré de dire qu'une discussion autour du Talmud a créé, avant la Réforme, cette atmosphère de dispute,

de bataille idéologique qui précède toujours une révolution quelle qu'elle soit, religieuse ou politique. On n'en doit pas conclure trop vite que la Réforme protestante ait été favorable à Israël. On chercherait vainement un pape plus antisémite que Luther. Et pourtant, au début de sa querelle avec Rome, Luther s'était prononcé, comme Reuchlin, en faveur des Juifs. « Papistes, évêques, sophistes, moines, tous ces insensés, dit-il, ont traité les Juifs de telle manière que tout bon chrétien devrait souhaiter de devenir juif. Si j'avais été Juif et que j'eusse vu le christianisme inspirer des actes si iniques, j'aurais mieux aimé être un pourceau qu'un chrétien. Ils ont agi envers les Juifs comme des chiens et les ont accablés d'outrages. Pourtant ces Juifs

sont proches parents de Notre-Seigneur. Si vous voulez les aider, suivez à leur égard la loi chrétienne de l'amour, et non pas les ordres du pape. Accueillez-les avec bienveillance, laissez-les travailler avec vous, pour qu'ils aient des raisons de rester avec vous. »

La vérité est que Luther avait espéré, comme les papes, convertir Israël à sa religion nouvelle, qui s'inspirait beaucoup plus de l'Ancien que du Nouveau Testament. Israël le déçut. Israël n'alla pas plus à Luther qu'il n'était allé à l'Église, et Luther, toujours violent, écrivait plus tard ces lignes qui ne ressemblent guère à celles que je citais à l'instant : « Les Juifs sont des brutes, leurs synagogues sont des étables à porcs, il faut les incendier, car Moïse le ferait s'il reve-

nait au monde. Ils traînent dans la boue les paroles divines, ils vivent de mal et de rapine. Ce sont des bêtes mauvaises qu'il convient de chasser comme des chiens enragés. »

Cette animosité eut de dures conséquences. Au lieu de se présenter comme une religion tolérante, le protestantisme prit à son compte les vieilles haines de l'Église contre le peuple déicide, et les pays luthériens ou calvinistes ne se montrèrent pas, en général, plus fraternels à l'égard d'Israël que les pays catholiques.

Cependant, d'une certaine manière, la Réforme fut un bienfait pour les Juifs. Partout où elle triomphait, elle amenait avec elle un esprit d'égalité, de révolte sociale, une sorte de sentiment communiste qui se manifestait par ces furieuses

révoltes paysannes qu'on voit éclater çà et là, au début du seizième siècle, surtout dans la vallée du Rhin. Les bandes populaires n'ont plus, comme autrefois, pour cri de ralliement : « Mort aux Juifs ! » Le nouveau cri de guerre est celui-ci : « En Christ, ni maîtres ni esclaves ! » On s'en prend à tout ce qui possède, aux seigneurs, au clergé, aux châteaux, aux monastères. Certes le Juif est toujours détesté, mais pas plus que le seigneur, le moine ou le bourgeois. Il a cessé d'être le bouc émissaire du peuple révolté contre sa condition misérable. Le peuple a découvert avec joie qu'il a bien d'autres gens à haïr.

Dans les contrées demeurées catholiques, on néglige aussi les Juifs. Tout entière à sa lutte avec ses nouveaux adversaires, l'Église se désintéresse un

moment de ses vieux ennemis. Il ne lui échappait point que chez Luther et chez Calvin elle retrouvait l'antique esprit sémitique qu'elle avait toujours combattu, mais elle courait au plus pressé. Israël allait-il profiter de ce répit? Dans cette Renaissance, dans ce grand dégel de l'esprit, allait-il se dégeler à son tour? Lui, dont la pensée avait tant contribué, d'une façon indirecte mais sûre, à la Renaissance et à la Réforme, allait-il y prendre part, s'y mêler hardiment? Allait-on voir aussi la renaissance, la réforme du ghetto?

On ne vit rien de pareil. Jamais les rabbins, semble-t-il, n'ont eu plus de prise sur leurs communautés qu'à ce moment où l'Église voyait s'affaiblir l'autorité si longtemps toute-puissante qu'elle avait exercée sur les esprits. Jamais les

Juifs ne se sont enfoncés avec plus d'obstination dans ce qu'il y avait de plus formaliste dans leur loi. Jamais l'esprit de libre examen n'a eu moins de succès en Israël qu'au moment où cet esprit triomphe partout en Europe. A l'instant où, pour l'Occident, s'achève ce Moyen Age dont les Juifs ont tant souffert, on les voit se détourner avec dégoût de l'âge nouveau qui commence pour s'isoler plus que jamais dans leurs ghettos et leurs pensées. En voici un exemple dramatique.

### III

## LA SYNAGOGUE SE DÉFEND

« Je m'appelais au Portugal,  
comme chrétien, Gabriel da  
Costa, et parmi les Juifs (quel  
démon m'a poussé vers eux?)  
Uriel. »

DA COSTA.

La communauté d'Amsterdam, qui passait au seizième siècle pour la plus éclairée des communautés juives de l'Europe. n'était pas de formation très ancienne. Elle avait été constituée, à la fin du quinzième siècle, par une espèce très particulière de Juifs, qu'on appelait les Marranes et qui venaient de Portugal et d'Espagne.

L'Espagne, pendant tout le moyen âge, avait été pour les Juifs une terre privilégiée. Les trois quarts du pays étaient occupés par les Maures, le reste par des roitelets chrétiens. Ni les Maures ni les Chrétiens n'avaient de sympathie pour les Juifs,

mais on les ménageait, car ici comme ailleurs le commerce de l'or était entre leurs mains, et c'est eux qui, depuis des siècles, fournissaient indifféremment à l'un et l'autre adversaire l'argent indispensable à la guerre.

Il en était résulté pour Israël une situation très favorable. Même dans les royaumes catholiques d'Aragon, de Castille et de Navarre, en dépit des prescriptions pontificales, les Juifs ne portaient pas la rouelle. Ils se distinguaient par l'élégance de leurs vêtements de soie, avaient dague et épée, montaient à cheval ou à mulet, ce qu'on n'aurait pu voir nulle part ailleurs en Europe. Encore aujourd'hui, les descendants de ces Juifs espagnols gardent sur eux la trace de ce passé heureux et se reconnaissent à une élégance de manières

qu'on chercherait en vain chez leurs coreligionnaires du Nord.

Mais ce beau temps ne dura guère. A mesure que les princes chrétiens reconquéraient leur pays sur les Arabes, la condition des Juifs se gâta. Ils devenaient moins nécessaires, et l'orgueil de la victoire accroissait l'intolérance. Les persécutions commencèrent. Pour se mettre à l'abri, un grand nombre de Juifs se convertirent au christianisme, du moins en apparence, car la plupart continuaient en secret de pratiquer les rites de leur ancienne religion. Portes et volets clos, ils fêtaient le sabbat, se revêtaient d'une chemise blanche, prononçaient la bénédiction rituelle sur la coupe de vin qui circule à la ronde, observaient minutieusement les prescriptions alimentaires, bref, tout chré-

tiens qu'ils fussent officiellement devenus, dans la mesure du possible ils s'efforçaient de vivre comme ils avaient toujours vécu.

Ce sont ces Juifs christianisés que les catholiques espagnols, pleins de méfiance à leur endroit, appelaient des Marranes, c'est-à-dire des damnés. On les comptait par milliers. Malgré la suspicion dont ils étaient l'objet, leur intelligence, leur activité en avaient conduit beaucoup aux plus hautes charges de l'État. On ne voyait pas seulement parmi eux des banquiers, des intellectuels, mais des chanoines, des évêques, des archevêques et des ministres. Une si brillante réussite devait soulever bien des colères, et pendant tout le quinzième siècle ils connurent de mauvais moments. Leur

nombre pourtant ne fit que croître, jusqu'au jour où le dernier roi maure fut chassé de Grenade. Alors délivrés des Arabes, Isabelle et Ferdinand résolurent de se défaire également des Juifs, dernier vestige de l'Asie. Chose curieuse, cette Isabelle qui ne veut plus voir un seul Juif sur toute l'étendue de son royaume, qui introduit l'Inquisition en Espagne et choisit Torquemada pour grand inquisiteur, cette Isabelle avait pour premier ministre qui? Un chrétien! Non. Un Marrane peut-être? Non. Un Juif, et un Juif très fidèle à sa race, Isaac Abrabanel, lequel aimait mieux quitter l'Espagne que renoncer à sa loi. Et c'était aussi un Juif qu'elle avait pour ministre des finances, cet Abraham Senior, qui, celui-là, se fit Marrane et demeura jusqu'à sa mort son

plus intime confident. Enfin j'ajoute, en passant, que de mauvaises langues prétendent que son mari Ferdinand était le petit-fils d'une Juive, qui s'appelait Paloma.

Après cet arrêt d'expulsion, il ne restait plus aux Juifs qu'à choisir entre le baptême et l'exil. Trois cent mille choisirent l'exil, les autres passèrent par la cuve baptismale où on les immergeait tout entiers et d'où ils sortaient Marranes. Mais ces conversions ne semblaient jamais suffisamment sincères. Les Marranes montèrent en foule sur les bûchers de Torquemada. Beaucoup allèrent chercher un refuge en Portugal, où l'Inquisition n'était pas encore établie. Mais là non plus un tribunal ne tarda pas à s'instituer, et c'est alors que traqués dans la péninsule tout

entière, des milliers de Marranes s'embarquèrent en secret sur des navires qui les menèrent, les uns dans le port de Bordeaux (comme cette famille des Lopez, d'où Montaigne descend par sa mère), les autres sur les côtes du Maroc ou dans quelque échelle du Levant, d'autres enfin aux Pays-Bas.

En pleine révolte contre l'Espagne, les Pays-Bas ne refusèrent pas un asile à ces errants qui apportaient avec eux la haine de leur commun ennemi. Ce n'est d'ailleurs qu'au bout de quelque temps que les Hollandais s'aperçurent que les nouveaux venus étaient en réalité des Juifs. Au débarqué ils se donnaient pour chrétiens, et pendant quelque temps ils continuèrent de mener en Hollande la double vie qu'ils menaient en Espagne. Puis ils jetèrent le

masque, construisirent une synagogue, et les autorités d'Amsterdam acceptèrent le fait accompli. Ces émigrés représentaient l'élite de l'Espagne, ils avaient souvent réussi à emporter avec eux des pierres précieuses et de l'argent, et leur aptitude au commerce n'était pas à dédaigner. La communauté nouvelle fut officiellement reconnue, et comme les Pays-Bas s'étaient ralliés au calvinisme, elle échappa aux juridictions restrictives en vigueur dans les pays catholiques.

Il semble que dans ce nouveau milieu si accueillant, si libéral, ces réfugiés qui naguère avaient connu la situation la plus brillante, auraient dû s'élever au dessus du niveau moyen des autres ghettos de l'Europe. Pas du tout. Ces anciens Marranes participent très activement à la vie

commerciale de leur pays d'adoption, mais ils demeurent à l'écart du grand mouvement intellectuel qui entraîne alors toute l'Europe. Plus que jamais ils s'enfoncent dans leurs ghettos, dans leur Talmud, dans leur pensée sans horizon, et si l'un d'eux se lève contre cette loi desséchée, pour faire entrer l'air du dehors dans la synagogue étouffante, vous allez voir comme on le traite par l'histoire d'Uriel Acosta.

Gabriel Acosta appartenait à une famille de Marranes d'Oporto. Il avait étudié le droit dans cette ville, au collège des Jésuites, et aurait pu briguer quelque charge ecclésiastique. Mais des doutes sur la vérité de la religion chrétienne s'élevèrent bientôt dans son esprit. Il se mit à l'étude de l'Ancien Testament, et peu à peu

acquiesça la conviction que la vérité se trouvait non pas dans le catholicisme mais dans la vieille religion qu'avaient pratiquée ses aïeux. Ses frères et lui réussirent à tromper la police du grand inquisiteur qui surveillait de près ces judéo-chrétiens très suspects, et par mer ils gagnèrent les Pays-Bas. Là, ils revinrent avec bonheur à la religion ancestrale, et Acosta, abandonnant le nom de Gabriel qu'il avait reçu à son baptême, le changea pour celui d'Uriel.

C'était une imagination inquiète. Tout de suite il fut désenchanté par la vie du ghetto, que, de loin, il s'était représentée sous des couleurs trop flatteuses. Cet ancien catholique, cet élève des Jésuites, qui n'avait jamais vécu la vie juive et qui l'imaginait à travers les scènes de la Bible,

fut profondément déçu. Au lieu de trouver à Amsterdam le souffle des prophètes, la large inspiration du Livre qui a tant agi sur le monde, il n'y rencontrait que l'esprit le plus borné, la religion la plus étroite, la moins aérée qui fût. Ce judaïsme des rabbins n'était aucunement le judaïsme de son rêve, le judaïsme de Moïse. Avec sa fougue naturelle il exprima sa déception. Les dévots de la synagogue s'en montrèrent très irrités. Qu'est-ce que c'était que ce jeune homme qui avait subi fâcheusement l'inspiration jésuite et prétendait changer la loi du ghetto? On menaçait de l'excommunier. Et comme il continuait de mépriser les avertissements, le Conseil des rabbins mit à exécution sa menace. Dans la synagogue d'Amsterdam on alluma des cierges voilés d'étoffe noire, et l'on pro-

nonça contre l'impie, le contempteur des usages sacrés, l'antique formule de l'excommunication, dont voici le texte dans sa brutalité primitive : « Qu'il soit excommunié d'après le jugement du Seigneur des Seigneurs dans les deux tribunaux, le supérieur et l'inférieur ! Que les calamités fondent sur lui ! Que sa maison soit la demeure des dragons ! Que son étoile soit obscurcie dans les nuages et qu'elle soit furieuse, terrible et cruelle contre lui ! Que son cadavre soit jeté aux serpents ! Que son or et son argent lui soient pris. Que sa femme soit donnée à d'autres, et que d'autres vivent avec elle ! Qu'il soit maudit par la bouche d'Addirion et d'Achtariel, de Gabriel et de Séraphin, de Raphaël et de Macharétiel ! Qu'il tombe et ne se relève plus ! Qu'il reste dans cette excommuni-

cation et qu'elle soit son héritage! Et que sur Israël tout entier descendent la paix et la bénédiction du Seigneur! » Et à la fin de la cérémonie, on souffla sur les cierges pour signifier que le maudit était privé à jamais de la lumière du ciel.

Ce n'étaient pas là paroles vaines, un vieux texte sans effet, mais la condamnation à une mort vivante, à un isolement absolu. Uriel supporta pendant quinze ans cette existence impossible, en butte à l'animosité de tous les Juifs du ghetto et en particulier d'un de ses plus proches parents, son frère ou son cousin, je ne sais. A la fin, de guerre lasse, il se réconcilia avec la synagogue. Mais peu de temps après, il se révoltait de nouveau contre la loi traditionnelle. De nouveau on l'excommunia. Cette fois encore, il ne put soute-

nir le silence et la solitude qui se faisaient autour de lui, et une fois de plus il accepta de se soumettre au jugement des rabbins. On le mena dans la synagogue pour proclamer son repentir. Debout sur une estrade, devant la foule des hommes et des femmes accourus pour l'entendre, il dut lire la confession détaillée de tous ses péchés, s'accuser d'avoir transgressé le repos sabbatique et les lois alimentaires, d'avoir nié plusieurs articles de foi et détourné quelques personnes de se convertir au judaïsme. Après quoi, solennellement il promit de ne plus retomber dans ses erreurs et jura de vivre désormais en bon Juif. Puis il se retira dans un coin, se mit nu jusqu'à la ceinture et reçut sur le dos trente-neuf coups de cette lanière de cuir que les Juifs portent sur leur caftan

pour séparer les parties nobles et supérieures du corps des parties inférieures. Il s'accroupit ensuite sur le sol pendant qu'on lui donnait lecture de la sentence qui le relevait de l'excommunication. Enfin on l'étendit sur le seuil et tous les assistants, hommes et femmes, enjambèrent son corps. Pour un homme de son caractère, d'une fierté tout espagnole, cet excès d'humiliation fut quelque chose d'intolérable. Il s'enferma dans sa maison, écrivit le récit de ce qu'il avait souffert en quelques pages qu'il intitula *Spécimen d'une vie humaine*, et qui sont un violent réquisitoire contre ses coreligionnaires. Puis, ce testament achevé, il prépara deux pistolets. Il déchargea le premier sur le parent qui pendant quinze années l'avait poursuivi de sa haine et qu'il considérait comme le

principal artisan de son malheur. Il le manqua. Alors, retournant contre lui-même son second pistolet, il fit feu et ne se manqua pas.

Quelques années plus tard, dans la même communauté d'Amsterdam, un autre enfant du ghetto eut, lui aussi, à souffrir du fanatisme des rabbins. Il s'appelait Spinoza. Mais Spinoza, qui avait dans l'esprit beaucoup plus de fermeté que le pauvre Uriel Acosta, n'avait pas, heureusement pour lui, la même passion agressive. Condamné par la synagogue, il n'engagea pas la lutte avec elle. Il préféra quitter Amsterdam, et à l'écart de ses irascibles coreligionnaires, dans une campagne paisible, et ensuite à la Haye, il médita son *Éthique*, qui sans nul doute lui

aurait valu bien des ennuis s'il était resté à Amsterdam, puisque dans ce fameux ouvrage il s'en prend au principe même de la religion d'Israël, à la divinité conçue comme une personne toute occupée de nos affaires humaines.

Ainsi, le grand effort d'émancipation intellectuelle, commencé au treizième siècle avec Maïmonide, aboutissait au dix-septième, après la Renaissance et la Réforme, à chasser un Spinoza du ghetto et à mettre Uriel Acosta sous le talon des femmes. Ces Juifs qui avaient tant souffert pour garder leur pensée propre au milieu des peuples étrangers, n'admettaient pas qu'un des leurs eût des pensées différentes de celles de la communauté. La persécution qu'Israël avait subie lui-même, ne l'avait rendu ni plus tendre ni plus

libéral. Avec une sévérité inflexible, il s'attachait plus que jamais à ces rites, à ces croyances, qui, au cours de sa longue navigation difficile, s'étaient incrustés dans son esprit, comme le font les coquillages sur le flanc des vieux navires.

## IV

# L'ÉLAN MYSTIQUE

« Confondre la vraie Thora  
avec les histoires qu'elle  
raconte, c'est confondre la  
cruche avec le vin qu'elle  
contient. »

*(Sepher ha Zohar.)*

Pour échapper à ce qu'il y avait dans sa Loi de trop aride et de trop formaliste, Israël a suivi une autre voie que ces chemins de la raison où s'étaient engagés Maimonide et ses disciples. Cette voie mystique, c'est la Cabbale. Un monde singulier, la plus fantastique rêverie, le roman idéologique le plus curieux qui soit. Entr'ouvrons un instant la porte de ce baroque univers.

De tout temps il y a eu en Israël une tradition occulte que se transmettaient des initiés, et qui s'appelait la Cabbale. Le mot même veut dire tradition. Cette tradition se composait de pensées hétéroclites,

empruntées aux pays les plus divers, à l'Égypte, à la Chaldée, à la Babylonie, à la Perse, à la Grèce. Il y avait là de la magie et de l'astrologie, de la physique et de la métaphysique, de la médecine et de la chiromancie, tout un fatras de vieilles choses, la spéculation la plus haute et la fantaisie la plus folle. Ce vaste amas de connaissances formait un grand secret ignoré du vulgaire. L'Orient aime toujours donner à ce qu'il croit être sa plus haute sagesse un caractère mystérieux. Aujourd'hui encore en Syrie, on voit les Haschichins et les Druses faire deux parts dans leur religion : l'une, pour le vulgaire, et l'autre réservée à des personnages de choix, les sages et les demi-sages.

Cette mystérieuse Cabbale était consi-

gnée, chez les Juifs, dans quelques vieux grimoires qu'on ne se passait qu'entre gens dont les lignes du visage, et aussi celles de la main, révélaient qu'ils étaient nés pour garder le dépôt de ces vérités ineffables. Or, il arriva qu'un jour, au siècle même de Maïmonide, un de ces initiés, un Juif d'Espagne, lui aussi, nommé Moïse de Léon, composa de toutes pièces, avec ces éléments traditionnels et ses propres imaginations, un livre très extraordinaire qu'il appela *Sepher ha Zohar*, le Livre de la Splendeur. Mais un livre, chez les Juifs, n'avait chance d'avoir de succès que s'il se recommandait de l'antiquité la plus lointaine. Aussi, Moïse de Léon se garda bien de donner son ouvrage comme une production de son cru. Il lui attribua pour auteur un

certain Simon Ben Yochai, grand docteur de jadis, qui passait pour être resté treize années dans une caverne. Qu'avait-il fait pendant ces treize années? Moïse de Léon le disait : il avait écrit le Zohar. Pendant des siècles, racontait-il, ce livre merveilleux s'était trouvé égaré, jusqu'au jour où un certain Namani l'avait découvert près du Jourdain. Un violent ouragan en avait emporté les feuillets dans les airs, et après une course folle à travers les éléments déchaînés, le manuscrit avait fini par tomber, un matin, dans la cour du logis qu'habitait Moïse de Léon.

L'histoire peut sembler étonnante. Elle n'étonna aucunement les Juifs du treizième siècle. Tout le monde ajouta foi à la supercherie, d'autant mieux que l'imposteur, pour dérouter les sceptiques,

avait eu soin d'écrire son livre en vieux dialecte chaldéen. Le succès fut immense. Pour la raison qui fait le succès d'un roman : l'attrait de l'imagination. Dans cette religion du ghetto qui n'accordait rien au rêve, au sentiment du mystère, qui n'était qu'un code, un formulaire de prières et de rites, ce *livre de la Splendeur*, c'était le feu dans du bois mort. Il reprenait la vieille histoire qu'on racontait sur le Talmud. En descendant du Sinäi, Moïse n'avait pas tout révélé. Sous chaque parole de la Bible se cachait un mystère profond. Chaque mot avait un double sens, un sens clair et un sens caché, et ce sens occulte, formidable, était le seul qui méritât de retenir l'attention des hommes. « Est-il admissible, faisait dire l'ingénieux Moïse de Léon

à Simon Ben Yochai, que la divinité se soit amusée à nous conter des événements aussi puérils et peu intéressants que les histoires d'Agar, d'Esau, de Laban ou de l'ânesse de Balaam? Un recueil de pareils récits, si on les prenait à la lettre, ne mériterait pas le nom de Thora. Ce qui donne sa valeur à la Thora, c'est son sens secret et mystique. Les récits bibliques ressemblent à un bel habit que les sots admirent sans se préoccuper de ce qu'ils couvrent. Et cependant dans cet habit existe un corps, qui lui-même enferme une âme. Malheur au pécheur qui ne voit dans la Thora que de simples récits, qui ne tient compte que du vêtement extérieur! Heureux le sage qui s'efforce de soulever le voile! Confondre la vraie Thora avec les histoires qu'elle

raconte, c'est confondre la cruche avec le vin qu'elle contient. »

Ben Yochai expliquait encore que les lettres de l'alphabet hébraïque détenaient chacune sous leur pouvoir quelque fragment de l'univers, une part de la terre et des cieux. Quand le monde n'était encore qu'en puissance dans la pensée de Dieu, les vingt-deux lettres de l'alphabet hébraïque, gravées avec un burin de feu sur la couronne de l'Éternel, étaient descendues de son front, et chacune avait dit : « Crée le monde avec moi. » Et Dieu, comme dans une étoffe, avait taillé dans les lettres le visible et l'invisible. La sagesse et la royauté, par exemple, sont contenues dans l'extrémité supérieure de la lettre aleph, qui est la première de l'alphabet; des millions d'univers sont

suspendus à sa queue, et les trônes des rois sont accrochés à ses faces. La lettre beth, qui est la seconde, contient à la fois les principes mâle et femelle, et de son essence jaillissent les naissances sans fin. Et ainsi des vingt-deux lettres. Or on sait que, chez les Hébreux comme chez les Romains, les lettres sont en même temps des chiffres. Celui qui possède le secret de leurs combinaisons innombrables, a donc le pouvoir d'agir sur les choses sensibles et supra-sensibles, et sur la volonté de Dieu même.

Autre merveille. La Cabbale, à la suite de Pythagore, acceptait la métempsycose. Elle admettait qu'à l'origine du monde toutes les âmes ont été créées d'un seul coup, et que toutes doivent s'incorporer dans un corps pour un certain laps de

temps. Si durant son séjour sur terre une âme reste pure, elle va rejoindre, après la mort, le royaume des esprits. Si, au contraire, par le péché elle a terni sa pureté originelle, elle doit se réincarner de nouveau jusqu'à ce qu'elle soit purifiée de ses souillures. Or le Messie n'apparaîtra que lorsque toutes les âmes créées à l'origine du monde auront toutes passé par un corps et seront revenues pures dans le ciel. Ceux qui par une vie mauvaise forcent leur âme à faire un nouveau séjour sur terre, offensent l'humanité entière et retardent la venue du Messie.

Tout un peuple d'anges et de démons, inconnu du vieux judaïsme, venait animer ces rêveries de leurs présences merveilleuses. L'immense espace qui sépare la

terre du ciel se remplissait d'une foule de séraphins aux ailes de lumière, chargés d'accompagner les âmes dans leur ascension vers Dieu. Et le Zohar décrivait ces voyages, ce vol des âmes dans l'espace, leur ascension parmi les anges, leur arrivée dans le septième ciel, où réside la gloire de Dieu. Chaque prière sortie de la bouche d'un Juif donnait elle-même naissance à un nouvel ange de lumière, qui venait augmenter les milices célestes, en sorte que le plus humble des Juifs participait à l'Éternel et fortifiait sa puissance.

Pour tous ces Juifs emprisonnés dans la lettre de leur Loi plus encore que dans leur ghetto, quel prodigieux roman, quelle aventure merveilleuse, quelle échappée dans l'infini ! On s'évadait du Talmud, de

ce code, de ce tribunal, de cette salle des Pas-Perdus, pour se donner enfin de l'air. Cette Cabbale qui, par sa métaphysique, ses conceptions de Dieu et de l'action divine, était certainement plus éloignée de la Bible et du Talmud que la philosophie développée par Maimonide dans son *Guide des égarés*, trouvait grâce aux yeux des rabbins, et même beaucoup s'en enchantaient. Elle flattait ce goût du merveilleux si naturel à l'Orient, que la dure législation de Moïse avait essayé d'étouffer, sans rien changer pourtant à ces pratiques religieuses auxquelles le peuple d'Israël est si fort attaché. Loin d'affaiblir la dévotion, elle la renforçait au contraire, puisque chaque syllabe, chaque mouvement de la prière était censé agir d'une façon qu'on pouvait

déterminer avec exactitude sur tel point du monde invisible, et qu'en purifiant les âmes, tous les commandements, toutes les cérémonies traditionnelles avançaient le jour espéré où le Messie apparaîtra dans sa gloire.

Depuis le fond des âges, Israël attend le Messie. Toute sa vie nationale et religieuse tourne autour de cette idée : le retour à Jérusalem et la reconstruction du Temple. Le ghetto a toujours vécu dans cette certitude qu'on verra se réaliser, un jour, les temps annoncés par les prophètes, où la justice régnera sur la terre, où le Temple sera rebâti, où les douze tribus dispersées, ramenées dans la cité sainte, seront enfin rétablies dans leur ancienne puissance et régneront sur les nations. C'est ce rêve étonnant qui donne

à son histoire une si profonde poésie. Un jour ses malheurs prendront fin, et de la race la plus déchue, la plus maltraitée des hommes, sortira le sauveur du monde ! Je m'étonnais que depuis les prophètes il ne se soit jamais rencontré en Israël un de ces hommes qui, avec la douleur et l'espérance d'un peuple, réussissent à émouvoir l'humanité tout entière. Mais ce poème qui n'a pas trouvé de génie pour l'exprimer, il est la respiration même, la grande rêverie du ghetto.

Les cabbalistes ont apporté à cet espoir obstiné un aliment aussi merveilleux que cet espoir lui-même. Par des combinaisons de lettres et de mots ils se flattaient de découvrir la date du miracle. Que de rêveurs se sont penchés sur le *Livre de la Splendeur* pour calculer d'une façon cer-

taine la date espérée depuis des siècles! Maintes fois ils l'ont annoncée. Hélas! ce n'était jamais la même, et jamais au jour prédit le Messie n'est apparu. Mais chaque fois, la prédiction que le grand jour allait venir, a fait surgir quelque part un homme qui se donnait pour le Sauveur attendu, et chaque fois autour de lui c'était le même délire d'espérance.

C'est une histoire d'un pittoresque baroque, mal situé entre la terre et le ciel, celle de ces aventuriers ou de ces illuminés qui se sont donnés pour le Messie. On n'en finirait pas de les raconter toutes. Voici peut-être la plus célèbre. Elle s'est passée au moment même où le sage Spinoza, banni de la communauté d'Amsterdam, s'était retiré

à la campagne pour se mettre à l'abri de ses coreligionnaires.

Le héros de cette aventure qui souleva dans le monde juif un enthousiasme frénétique, qu'on adora un moment comme un Dieu, et qui conserve encore aujourd'hui des adorateurs secrets, s'appelait Sabbattai Cévi. Lui aussi, il était d'origine espagnole. Fuyant la persécution, ses parents s'étaient réfugiés dans un pays qui, en un temps où la plupart des nations occidentales refusaient de recevoir les Juifs, se montra pour eux accueillant. La Turquie fut avec les Pays-Bas une terre d'asile où les proscrits de Portugal et d'Espagne se retirèrent en foule. A Constantinople, à Salonique, à Smyrne, ils créèrent, comme à Amsterdam, des communautés importantes, qui se développèrent d'au-

tant mieux qu'en Turquie, pas plus qu'en Hollande, elles n'étaient embarrassées par la juridiction catholique. Sabbattai appartenait à la communauté de Smyrne. C'était un garçon de haute taille, avec des yeux superbes, une magnifique barbe noire, et dont la voix mélodieuse charmait dès qu'on l'entendait. De bonne heure il dédaigna les jeux et les distractions de son âge pour rechercher la solitude — ce qui attira sur lui l'attention. Il se fit remarquer plus encore par la manière dont il traita les deux enfants charmantes qu'on lui avait données pour femmes dès sa quinzième année, selon la pratique orientale. A ces jeunes personnes il préférait la Cabbale qu'il étudiait jour et nuit. Lassées de son austérité, les petites épouses demandèrent le divorce. Le su-

perbe dédain du beau jeune homme pour ses femmes fit grande sensation, et déjà quelques disciples commencèrent de se grouper autour d'un personnage qui montrait une continence si peu habituelle à l'Orient.

Là-dessus, la guerre éclata entre Constantinople et Venise. Le père de Sabbattai fit une rapide fortune dans les fournitures de la marine, en qualité de courtier d'une maison anglaise. Je ne sais s'il fournissait Constantinople ou Venise. Les deux peut-être à la fois. Toujours est-il qu'il attribua son succès aux mérites de son fils, à sa vertu, au zèle qu'il montrait pour les études cabbalistiques, et qu'il se mit, lui-même, à le vénérer comme un saint. A ce moment, on parlait beaucoup, dans la maison anglaise où travaillait le

courtier juif, d'une croyance très répandue en Angleterre, suivant laquelle l'année 1666 verrait s'ouvrir l'ère messianique dont il est question dans la vision de saint Jean. Rentré chez lui, le père de Sabbataï racontait ces propos à sa famille, et cette assignation d'une date prochaine à la venue du Messie s'accordait trop avec l'esprit de la Cabbale pour ne pas frapper vivement un familier du Zohar. Sabattaï se persuada qu'il était le Messie attendu, puisqu'il était marqué d'un signe si particulier : l'indifférence aux émotions humaines et à la plus puissante de toutes, l'amour.

Nous nous représentons, ou du moins nous croyons nous représenter avec assez d'exactitude, l'état d'esprit d'un poète ou d'un savant, d'un politique avide de pou-

voir, d'un César ou d'un Bonaparte qui veulent conquérir le monde. Mais comment imaginer l'état d'esprit d'un homme qui se croit Dieu? Et qui le croit sincèrement, car il n'y a guère de raisons de mettre en doute la bonne foi de Sabbataï Cévi. Il est trop facile de crier à la supercherie, et on ne saurait parler de folie, car rien dans sa vie n'autorise à le considérer comme un fou.

Donc, Sabbataï se persuada qu'il était le Messie, et en 1648, pour attester sa mission, il osa prononcer, devant un groupe de ses disciples, les quatre lettres qui en hébreu forment le mot Jahvé, quatre lettres si redoutables qu'il est interdit à tout Juif de les proférer jamais, par respect pour la majesté divine.

Le scandale fut énorme. Les rabbins de

Smyrne expulsèrent de la ville l'impudent et ses disciples. Sabbataï ne s'émut point. Ce malheur le fortifia au contraire dans le sentiment qu'il avait de sa nature divine, car ses ancêtres marranes avaient subi, plus qu'ils ne s'en doutaient, l'influence chrétienne, et dans leur judaïsme s'était introduit cette idée, tout à fait étrangère à l'esprit juif, que le Messie doit souffrir.

Résolu à souffrir, Sabbataï Cévi quitta Smyrne, toujours suivi de ses disciples. Et d'ailleurs il ne souffrait guère. Il voyageait, non pas en pauvre diable mais en touriste aisé. Son père, qui croyait à sa mission, lui fournissait des subsides, et partout le jeune homme séduisait ceux qui l'écoutaient par sa beauté, ses attitudes, la noblesse de son langage et cette chas-

teté qu'il paraissait miraculeuse à tous ces Orientaux. Il visita Constantinople, puis se rendit à Salonique, où il fit pis encore que prononcer le mot de Jahvé. Que pouvait-il donc faire de pire? Il célébra ses noces. Avec qui? Avec la Thora.

Peut-être ignorez-vous comment on se marie chez les Juifs? Le fiancé, vêtu par-dessus son caftan de la chemise blanche qu'il emportera dans la tombe, et la fiancée, ses cheveux dénoués et flottant sur les épaules, se tiennent debout, tous les deux, sous le baldaquin du mariage. La fiancée tourne sept fois autour de son fiancé, le fiancé lui met au doigt l'anneau d'or, puis ils boivent à la même coupe, et le fiancé brise ensuite la coupe, en souvenir des lointains jours de deuil et de la chute de Jérusalem.

Sabbattai Cévi, fils du ciel, se plaça donc sous le baldaquin du mariage, à côté du rouleau de la Thora, de cette Thora qu'on nomme aussi fille du ciel, ou bien encore la fiancée couronnée, et qui ne mérita jamais mieux son nom que ce jour-là. Sept fois on fit tourner la fiancée autour de lui. Il passa l'anneau d'or dans la baguette de bois sur laquelle est roulé le parchemin. Je ne vois pas très bien comment ils purent boire à la même coupe, mais quelque geste symbolique tint lieu, je pense, du vieil usage, et Sabbattai brisa la coupe pour rappeler les jours de deuil qui, grâce à lui, allaient bientôt prendre fin.

Après ce nouveau scandale, excommunié par les rabbins de Salonique, comme il l'avait été par ceux de Smyrne,

il quitta Salonique et se rendit en Grèce, d'où il s'embarqua pour l'Égypte. Au Caire, il fit la connaissance d'un certain Joseph Chélébi, sorte de fermier général qui percevait l'impôt pour le compte du sultan. Ce Chélébi était lui-même un personnage assez baroque. Mystique et cabbaliste, il portait un cilice sous ses vêtements de soie, se livrait aux mortifications et aux jeûnes, et se levait la nuit pour se faire flageller. Il fit un accueil enthousiaste au prétendu Messie, mit ses richesses à sa disposition, et c'est dans son palais qu'il arriva au chaste Sabbataï une aventure assez inattendue. Il se maria, cette fois pour de bon, non plus avec une fille du ciel mais avec une fille de la terre, une fille en chair et en os, d'une beauté extraordinaire. On ne doute pas que pour

décider notre homme à ce quatrième mariage, il n'ait fallu des raisons extraordinaires elles aussi.

La femme était digne de lui par sa beauté et par ses aventures. Dans son enfance, en Pologne, elle avait miraculeusement échappé à un massacre de Juifs, où tous les siens avaient péri. Recueillie par des religieuses, elle fut élevée dans la religion catholique, mais une belle nuit elle crut entendre un esprit, l'esprit de son père, paraît-il, qui lui commandait de revenir à la foi de ses aïeux. Le lendemain, les Juifs d'un village voisin la trouvèrent en chemise, se promenant dans un cimetière. Elle leur raconta son histoire et qu'un souffle divin l'avait emportée de son lit parmi ces tombes.

Le rabbin décida de l'envoyer à Ams-

terdam, où habitait déjà un de ses frères, échappé comme elle au massacre. Là, elle montra des stigmates qu'elle avait sur le corps, et se mit à déclarer qu'elle était destinée à devenir la femme du Messie, lequel allait bientôt paraître. La communauté d'Amsterdam jugea prudent de se débarrasser de cette fille, en qui se mêlaient de la façon la plus suspecte la mystique juive et la chrétienne. Sarah s'embarqua pour Livourne. Elle y mena pendant quelque temps une vie fort déréglée, sans jamais cesser toutefois d'affirmer sa mission surnaturelle.

Cependant là-bas, au Caire, chez son ami Chélébi, Sabbattai avait été informé qu'une Juive de Livourne, de la plus rare beauté, se donnait pour la fiancée du Messie. Un songe alors lui révéla qu'une

jeune Polonaise devait devenir un jour sa femme, et sans retard il dépêcha un messenger vers Sarah.

Sarah ne se fit pas prier. Elle s'embarqua pour le Caire. L'austère Sabbataï s'enflamma d'amour à sa vue. Le mariage eut lieu en grande pompe dans le palais du Chélébi. Qui fut le plus heureux des trois? Peut-être le Chélébi lui-même, ce mystique fermier général, qui ne s'attendait pas à l'honneur de marier un Dieu chez lui.

La beauté de Sarah, ses façons excentriques, son influence sur un époux qu'elle enfonçait chaque jour davantage dans le sentiment de sa mission, tout cela vint encore augmenter la puissance séductrice du Messie. Avec sa femme et ses disciples, il se mit à parcourir la Palestine et la Syrie.

A Gaza, un jeune rabbin, qui n'était dépourvu ni d'ingéniosité ni d'orgueil ni d'un certain talent littéraire, se donna pour son prophète, et dans le style pompeux et vide qu'a toujours aimé l'Orient, il adressa des lettres à toutes les communautés d'Europe, d'Afrique et d'Asie, pour leur faire part que dans un an et quelque mois, le Messie allait se révéler, qu'il réduirait le sultan à sa merci, et par le seul pouvoir de ses chants établirait la domination d'Israël sur tous les peuples du monde. Ces lettres produisirent partout une sensation considérable. Dans toutes les villes où il passait, à Jérusalem, à Alep, Sabbattai soulevait autour de lui le même délire d'enthousiasme. Quand il revint dans sa ville natale, dans cette Smyrne d'où il avait été chassé quelques

années auparavant, tout le monde semblait avoir oublié l'excommunication prononcée jadis contre lui. Il fut reçu avec transport. On n'était plus qu'à quelques mois de cette fameuse année 1666, qui devait voir la venue des temps messianiques. Pourtant Sabbataï hésitait à se déclarer publiquement. Ses disciples, l'influence de Sarah, l'enthousiasme de la foule surmontèrent ses dernières hésitations. Au son de la corne de bélier, un samedi d'octobre 1665, il proclama à la synagogue qu'il était bien le Messie attendu. Tous les Juifs présents accueillirent cette déclaration aux cris de : « Vive notre roi ! Vive notre Messie ! » Une véritable folie collective s'empara de la communauté smyrniote. Personne ne s'occupa plus de ses affaires, on faisait ses préparatifs pour retourner

dans la Terre Sainte, et comme suivant la Cabbale, l'ère messianique ne pouvait s'ouvrir que lorsque toutes les âmes créées à l'origine du monde auraient passé sur terre, on se hâtait de marier des enfants de dix à douze ans, pour donner le plus tôt possible un corps aux âmes non incarnées. et avancer le jour désiré.

Cet enthousiasme qui, à Smyrne, pouvait s'expliquer par la présence et l'action personnelle de Sabbataï Cévi, gagna tous les ghettos d'Europe d'une façon quasi magique. En France, en Hollande, en Allemagne, en Pologne, on s'exaltait pour le nouveau Messie, et non seulement la foule mais les rabbins eux-mêmes et les plus sérieux personnages. On jeûnait, on se macérait ou bien on s'abandonnait à des transports d'allégresse. Les banques se

fermaient. Les délégués des communautés les plus lointaines accouraient vers Sabbataï, pour le saluer du titre de roi et mettre leurs richesses à sa disposition. Lui-même, il signait ses messages : « Moi, le Seigneur votre Dieu, Sabbataï Cévi. »

Se proclamer Dieu, c'était bien. Restait à convaincre le Sultan qu'il n'avait qu'à céder la place au nouveau roi du monde. Cela devait aller tout seul, par la vertu d'un chant magique, comme jadis on avait vu les murs de Jéricho tomber aux sons de la trompette.

Toujours en compagnie de sa femme et d'un grand nombre de disciples, Sabataï, un beau jour, mit à la voile vers Constantinople. Il débarque à la Corne d'Or. Mais sans lui laisser le loisir d'entonner son chant magique, la police turque

l'arrête, et le Messie fit son entrée à Stamboul non pas en roi du monde mais en prisonnier chargé de chaînes. Conduit devant le grand vizir, celui-ci le souffleta. Sabattaï, non sans esprit d'à-propos, se rappelant une scène analogue, tendit aussitôt l'autre joue. Après quoi on l'emprisonna, à Constantinople d'abord, à Abydos ensuite, dans un château des Dardanelles.

L'aventure ne finit pas là. Les déboires du Messie n'avaient fait qu'exalter l'enthousiasme des fidèles. Dans toutes les communautés d'Europe, en particulier à Amsterdam, tous les yeux se tournaient vers le château des Dardanelles, qu'on appelait la Tour de la Puissance. Des pèlerinages s'organisaient vers cette tour éblouissante devenue comme un tabernacle

où était enfermé le dieu. Dans son château d'Abydos, le prisonnier menait la vie d'un prince. Ses gardiens, gagnés à prix d'or, laissaient pénétrer jusqu'à lui les dévots accourus de toutes parts, et devant sa munificence et la vénération dont ils le voyaient entouré, ils n'étaient pas loin, eux non plus, de croire à sa mission divine.

A la fin, le Sultan s'émut. Un jour des soldats turcs enlevèrent Sabbattai à sa prison royale pour le conduire à Andrinople. Là, un de ses coreligionnaires, médecin du Sultan, vint le visiter dans son cachot et lui dire que son maître lui donnait à choisir entre la mort et le turban. Le Messie n'hésita pas. Il se fit musulman. Pour le récompenser d'une si prompte obéissance, Mahomet IV lui confia une charge

au palais, avec un traitement honorable. Quelle déception dans le ghetto ! Un dieu qui se reniait ! Un dieu qui prenait le turban ! Il y eut pourtant des gens pour garder leurs illusions. Ce reniement n'était qu'une apparence. Moïse lui-même n'avait-il pas été obligé de vivre en Égyptien à la cour du Pharaon ?... Aujourd'hui encore, dans maintes communautés orientales, il ne manque pas de cabbalistes pour affirmer que Sabbataï Cévi n'est pas mort. Ils se trompent, je crois. En tout cas, des documents officiels relatent qu'il finit ses jours dans le petit port de Dulcigno, en 1677, après s'être marié une cinquième fois, ce qui n'est pas mal pour un homme qui n'aimait pas les femmes.

Baroque histoire, en vérité ! Mais qui exprime bien ce côté enthousiaste, épris

de merveilleux, toujours prêt à s'évader dans le rêve, qu'il y a dans l'âme juive, et qui s'oppose à ce que des siècles d'éducation talmudique ont mis en elle d'esprit critique, ergoteur et desséché.

V

# L'ATTRAIT DE L'OCCIDENT

« Sois Juif à la maison et  
homme au dehors. »

J.-L. GORDON.

La Renaissance et la Réforme avaient modifié bien des choses dans les traits de la vieille Europe, mais elles n'avaient rien changé au vieux visage du ghetto. Toujours pareil à lui-même, Israël continue de vivre dans ses pensées et dans ses habitudes, sans relations intellectuelles avec le monde extérieur. Par une contradiction étonnante, il a beau donner le jour à un Baruch Spinoza, l'esprit le plus libre qu'il y ait, il n'en reste pas moins l'élément le plus immobile de l'Europe occidentale. La pensée de Spinoza, sa conception de l'univers, son exégèse des livres saints demeurent pour lui lettre

morte. Et c'est un homme d'un bien pauvre génie, si on le compare à l'auteur de l'*Éthique* et du *Traité théologico-politique*, qui, un siècle plus tard, renoue la tradition de Moïse Maimonide et réussit à intéresser une petite élite de ses coreligionnaires aux idées de l'Occident.

Moïse Mendelssohn est un produit immaculé du ghetto. Il était né dans le sud de l'Allemagne, d'une pauvre famille de Dessau. Peu gâté par la nature (physiquement du moins), de petite taille et contrefait, très gauche de façons, il ne semblait guère destiné à policer ses coreligionnaires. Son enfance avait été celle que connaissent encore aujourd'hui des milliers d'enfants juifs de l'Europe orientale. Pour unique étude, la Loi avec ses commentaires. Toute autre occupation est

sévèrement interdite. Science, littérature, géographie, histoire, autant de choses vaines, que dis-je? autant d'horribles impiétés. Du matin au soir l'enfant ânonne, en se balançant d'avant en arrière et d'arrière en avant, le verset de la Bible que le maître d'école a transcrit en caractères hébraïques sur sa tablette de bois. Il ne comprend goutte, d'ailleurs, à ce qu'il rabâche tout le jour, car il ne sait pas un mot d'hébreu, et ce serait une profanation que de traduire, même en yiddisch, le texte de la Bible, les paroles de Dieu. C'est assez de savoir les lire et de les réciter par cœur : les mots agissent par leur force magique. Lire c'est prier, cela suffit. Aussi n'est-il pas rare, dans les ghettos russes ou polonais, de rencontrer des enfants d'une dizaine d'an-

nées capables de réciter de bout en bout les cinq livres de Moïse sans en comprendre un seul mot. Et comme cela représente cinq mille six cent quarante-huit vers, on imagine le nombre des jours passés à rabâcher les versets de la Thora, sous la gaulle du maître d'école, dans une chambre sordide, de sept heures du matin jusqu'à sept et huit heures du soir.

Cette récitation forcenée et toute mécanique, voilà tout le travail de la petite enfance. Les garçons les mieux doués passent ensuite de la Talmud-Thora, l'école élémentaire, à ce qu'on appelle la Yéchiba, c'est-à-dire l'école talmudique. J'ai essayé dans *l'Ombre de la Croix* de donner une idée de la Talmud-Thora, et dans la *Rose de Saron* de peindre une adolescence juive et la vie singulière des

yéchiba. J'ai montré ces granges sacrées ouvertes à tous les courants d'air, où un petit troupeau d'étudiants mâche et rumine les problèmes qui, depuis des siècles et des siècles, font la pâture d'Israël. J'ai donné quelques exemples de ces leçons archaïques et étranges, dont la subtilité touche quelquefois au baroque, mais où l'esprit s'éveille, où le raisonnement s'aiguise et qui, en somme, ont formé cette intelligence d'Israël si habile à se débrouiller au milieu des idées, et capable d'aller si loin quand elle s'est une fois dégagée de ces exercices d'école où elle s'est longtemps entraînée. Cette existence des yéchiba, avec ses enthousiasmes, sa misère, sa stérilité et sa force cachée, fut celle que Moïse Mendelssohn mena jusqu'à sa quinzième année. Puis

un jour, son rabbin étant parti pour Berlin, il n'eut plus qu'une idée, le rejoindre là-bas et poursuivre près de lui ses études.

La chose n'allait pas toute seule. L'entrée de Berlin était interdite à tout Juif qui ne pouvait établir qu'il avait des moyens de subsister. Mendelssohn n'avait pour tout bien que son sac de prières, son taliss, ses phylactères et quelques livres sacrés. On le voit d'ici parlementant avec les soldats du poste à la Porte de Brandebourg. Il passa. Comment? Mystère. Mais serait-ce la peine d'être un étudiant talmudique, la fleur d'Israël, comme on dit, pour se laisser arrêter, dès les premiers pas de la vie, par un sergent prussien?... Quarante années plus tard ce jeune garçon qui se débattait ainsi

à l'entrée de la ville, Dieu sait dans quel langage? (il ne parlait que le patois yiddisch, dont usaient les Juifs d'Allemagne, et la langue de Moïse qu'ignorait certainement le soldat), ce petit Juif était devenu ce qu'on appelle aujourd'hui, d'un mot très à la mode, un grand Européen, c'est-à-dire un esprit débarrassé de tout ce qu'il peut y avoir dans une formation nationale de trop particulier; et des gens de Berlin proposèrent, quand il fut mort, de lui élever une statue, place de l'Opéra, à côté de celle de Leibnitz. Réussite étonnante, qu'on peut appeler à bon droit le miracle de Mendelssohn.

Ce n'est pas qu'il fût un génie, ni même un grand écrivain. Il a toujours écrit un allemand assez médiocre, et un hébreu plus médiocre encore, si j'en crois les

connaisseurs. Sa pensée n'a rien de profond, bien que, dans un concours de l'Académie de Berlin, il l'ait emporté sur Kant. Mais en aucun pays du monde les récompenses académiques ne donnent un brevet de génie. Il a surtout agi par son charme personnel, la dignité de sa vie et l'intérêt qu'il a pris à tout ce qui passionnait les hommes intelligents de son temps. Dans ce petit monde très cultivé, très internationaliste, qui va des rives de la Seine à la Sprée et même à la Néva, et qui est proprement le monde de l'Encyclopédie, Mendelssohn tient sa place. Il participe à l'esprit de cette société du dix-huitième siècle bien moins enfermée que la nôtre dans ses particularismes nationaux. Il traite d'égal à égal avec tous les esprits éclairés. Pour lui témoigner son

estime, Kant l'embrasse en public. Lessing est son ami, et dans *Nathan le Sage*, quand il peint le sage idéal, c'est à Mendelssohn qu'il songe.

Cela n'empêche pas que Moïse Mendelssohn n'est que toléré à Berlin. Il demeure toujours sans droits au milieu d'une société qui reconnaît pourtant ses talents. Si célèbre qu'il fût, tout ce qu'il put jamais obtenir en fait de droits civils, fut d'être un *Schutz Jude*, un Juif protégé, un Juif de la couronne, un Juif qui appartenait au roi, qui était dans la servitude du roi. Seulement, s'il n'avait obtenu que ce minimum de liberté, il avait conquis pleinement la liberté intellectuelle, son admission dans cette république des esprits qu'était la société cultivée. Le premier, il a montré par

l'exemple qu'on pouvait être Juif et bon Européen. Par là, il est une grande figure de l'histoire juive, et l'on peut dire, de la civilisation moderne, dans la mesure où Israël a contribué à cette civilisation.

Toute sa vie, il est resté fidèle au judaïsme. Dans une réponse célèbre à un de ses amis catholiques qui voulait lui prouver que sa philosophie spiritualiste devait nécessairement le conduire à la foi chrétienne, et qui le pressait de se convertir, il déclara publiquement qu'il considérait le judaïsme dans sa pureté originelle comme supérieur au christianisme.

« Je ne reconnais d'autres vérités éternelles, écrit-il, que celles qui peuvent non seulement être conçues mais encore établies et avérées par la raison humaine. Seule, une fausse notion du judaïsme

pourrait faire supposer qu'il me faut m'écarter de la religion de mes pères, pour avancer une telle affirmation ; j'estime bien plutôt qu'elle est essentielle au judaïsme et qu'en elle réside précisément la principale différence qui le sépare du christianisme. En un mot, les Juifs ne connaissent, selon moi, rien d'une *religion révélée*, au sens où les chrétiens entendent ce mot ; ce qu'ils possèdent, c'est une *législation* révélée. Ils ont des lois, des ordonnances, des commandements, des préceptes, des enseignements conformes à la volonté divine et qui leur apprennent à se conduire, s'ils veulent atteindre la félicité dans ce monde et dans l'autre, mais point de dogmes, point d'articles de foi, point de vérités fondamentales. Bien plus, le mot hébraïque

que l'on a coutume de traduire par *foi*, ne signifie le plus souvent que confiance, assurance, tranquille espoir en l'accomplissement des promesses données. » Le judaïsme, tel qu'il le comprenait, était un judaïsme épuré, débarrassé d'une foule de ces pratiques archaïques, qui faisaient de la vie du Juif quelque chose d'extravagant, de prodigieusement compliqué, d'impossible dans la vie moderne. Ce judaïsme-là, réduit aux grands traits du mosaïsme, ne devait pas encombrer le Juif dans l'ordinaire de l'existence. Sorti de sa maison et de la synagogue, où sa piété pouvait s'exercer à son gré, il devenait un homme semblable à tous les autres, qui prenait naturellement sa part de la civilisation commune.

Ce premier Juif moderne qui, sans se renier lui-même, essaye de se mettre en harmonie avec son temps et la société où il vit, a travaillé plus que personne à la transformation d'Israël. Il a considéré le judaïsme comme une simple confession religieuse, et ainsi le premier coup porté à l'idée d'une nationalité juive l'a été par un Juif. Mais peut-être a-t-il moins agi par son œuvre personnelle que par une simple traduction. Il a eu l'audace inouïe (inouïe pour les rabbins, et sacrilège à leurs yeux) de traduire la Bible en allemand. Il l'avait fait pour ses enfants. Un certain Salomon Dubno ayant entendu parler de cette traduction manuscrite destinée à un usage familial et privé, demanda de la publier pour le plus grand profit de la jeunesse juive. Il y avait long-

temps que Luther avait écrit une traduction semblable. Mais quel Juif aurait eu l'idée de lire la traduction d'un chrétien ! Celle d'un coreligionnaire effarouchait moins les esprits. On lut l'ouvrage de Mendelssohn. Et la lecture dans une langue étrangère de ce vieux livre, aussi vieux qu'Israël et qui était son âme même, eut pour effet d'introduire dans le ghetto des nouveautés surprenantes, les plus contraires à son génie. J'ai déjà dit que les Juifs allemands ignoraient, à peu près tous, l'usage de la langue allemande. Ils ne parlaient que leur patois yiddisch, auquel un petit nombre ajoutait la connaissance de l'hébreu. La traduction de Mendelssohn permit aux jeunes gens qui en avaient le désir de s'initier à l'allemand. Que d'étudiants de Pologne et de

Russie ont appris cette langue, en comparant, à l'insu de leurs rabbins, le texte hébreu avec sa traduction ! C'était pour eux la clef de la prison, l'instrument de la délivrance, le moyen de s'évader du cercle étroit de leurs études et de communiquer avec le monde extérieur. Aussi, comment s'étonner que les rabbins aient crié au scandale (La Thora, disaient-ils, est-elle donc une servante qui doit servir à propager la langue allemande?) et insulté le traducteur qui avait ouvert à leurs élèves la porte d'un univers défendu?...

Cette révolution intellectuelle du ghetto, dont le point d'origine fut la Bible de Mendelssohn, a développé lentement ses effets et se confond avec l'histoire du judaïsme au dix-neuvième siècle. J'y

reviendrai plus loin. Mais dès la mort du philosophe, on vit éclater à Berlin, dans le cercle de ses disciples, un dégoût du judaïsme qui l'aurait bien étonné. Comme il était arrivé naguère, au temps de Maimonide, ses amis, ses enfants même, qui ne gardaient pas, comme lui, au fond du cœur, les souvenirs d'une enfance nourrie dans la tradition hébraïque, s'empressèrent de se débarrasser d'une foule de choses, sentiments, pensées, habitudes, auxquelles l'ancien étudiant de la yéchiba de Dessau était resté fidèle. Pour eux, être éclairé, ce n'était pas seulement essayer de retrouver le pur esprit de la Bible sous les commentaires qui l'encombrent, être bon Juif à la maison et bon Berlinoise au dehors, c'était débarrasser son cœur et son esprit de tout ce qui était

spécifiquement juif, de tout ce qui pouvait distinguer un Juif d'un Chrétien, bref c'était renier Israël.

Le centre de ce reniement d'Israël par lui-même fut le salon d'une belle et intelligente Juive, d'origine espagnole, qui s'appelait Henriette Herz. Et je note, en passant, que dans la société juive ce sont à l'ordinaire les femmes qui ont marqué le plus d'empressement à se rapprocher de la société chrétienne. La raison en est, je pense, que la religion juive, comme toutes les religions orientales, ne réserve à la femme qu'une place tout à fait effacée. La prière d'une femme n'intéresse guère l'Éternel. La synagogue ne lui est pas interdite, mais l'usage veut qu'elle y fréquente peu. On la relègue dans

l'exercice de ces pratiques rituelles, qui jouent un si grand rôle dans l'existence juive, mais n'en restent pas moins des occupations domestiques, des histoires de cuisine, de bains, de vêtements, auxquelles l'intelligence ne prend aucun intérêt. Aussi, dès que les circonstances mettent la femme hors du milieu où son activité est réglée, du lever au coucher du soleil, par mille étroites prescriptions, se trouve-t-elle désemparée. Plus de rites, plus de pratiques, et pour remplacer tout cela, aucun vrai sentiment religieux. La Juive sortie du ghetto est une forme vide toute prête à recevoir ce que pourront lui apporter les hasards de l'existence et sa curiosité naturelle.

J'ai vu dans l'Europe orientale de singuliers exemples du peu de souci qu'ont

les Juifs de la religiosité de leurs filles. Là-bas, il n'est pas rare que de pieuses familles israélites, voire des familles de rabbins miraculeux, envoient leurs filles faire leur éducation dans des couvents catholiques. Là, elles apprennent le français, l'anglais, l'allemand et le piano. Puis à quinze ou seize ans, on les retire du couvent pour les donner en mariage à l'un de leurs coreligionnaires, qui, lui, ne parle que le yiddisch, porte le caftan noir et les papillotes rituelles. Je laisse à imaginer l'étrange situation où se trouve à l'égard l'un de l'autre la jeune femme élevée par les bonnes sœurs et son époux formé par le Talmud. Tantôt le divorce met fin à cette union mal assortie, tantôt la femme se replonge avec un vrai désespoir dans une existence bi-

zarre dont elle était déshabituée, tantôt (c'est le cas le plus fréquent) elle s'efforce et réussit plus ou moins à désenjuiver son mari.

Henriette Herz est un bel exemple de Juive émancipée. Ses amis l'appelaient la Muse tragique pour la noblesse de sa démarche et de ses traits. Mais seul l'aspect était tragique. D'intelligence et de cœur elle était fort accueillante. Chez elle se donnaient rendez-vous tous les beaux esprits de Berlin. Son salon fut le premier endroit du monde où, plusieurs années avant la Révolution française et l'émancipation des Juifs, Chrétiens et Juifs se rencontrèrent sur un pied d'égalité.

On était dans ces premiers jours du romantisme allemand, où la sagesse

païenne de Goethe prétendait remplacer l'antique morale de Jéhovah. Pour se conformer au principe du poète qui déclare qu'une vie bien remplie est celle qui réalise le mieux les sentiments lyriques exprimés par la poésie, hommes et femmes, tous les familiers du salon d'Henriette Herz, formèrent une Ligue de la Vertu, qui n'avait de vertueux que le nom. Tout le monde s'y tutoyait, et dans les relations entre les sexes on ne tenait compte que des attirances sentimentales mises à la mode par les *Affinités électives*. On ne vit bientôt plus dans cette Ligue de la Vertu que divorces et unions libres.

Un autre résultat (et bien imprévu, celui-là, car il contredisait tout le paganisme de Goethe) fut le baptême de la

plupart des Juifs qui fréquentaient chez Henriette. Elle-même se fit baptiser. Les deux filles et le fils aîné de Mendelssohn abjurèrent eux aussi. Les disciples du philosophe rejetaient le judaïsme et tout ce qui pouvait leur rappeler une existence qu'ils avaient prise en horreur.

Ah ! qu'il est difficile de toucher, sans la détruire, à cette religion d'Israël qui, suivant l'expression de Mendelssohn lui-même, est moins une religion révélée qu'une législation révélée. Parmi tant de commandement minutieux qui règlent tout dans la vie juive, les choses les plus graves et les plus futiles aussi, qui osera choisir ? N'ont-ils pas tous la même valeur au regard de l'Éternel ? Et sinon de l'Éternel, au regard des pieux rabbins. Faire cuire du lait dans un récipient où

l'on a cuit de la viande, se vêtir d'une étoffe mêlée de coton et de laine, porter quoi que ce soit à la main le samedi, et tant d'autres manquements à des prescriptions analogues dont on ne saisit pas l'intérêt, sont aussi condamnables que les atteintes les plus graves à la morale de Moïse. Qui commet ces péchés cesse d'être un bon Juif et se raye lui-même de la communauté d'Israël. Cela fait qu'un Juif qui s'émancipe se trouve tout de suite conduit aux résolutions extrêmes. Sur les six cent treize commandements qui en principe règlent sa vie, six cents au moins lui apparaissent tout à fait extravagants. Il les rejette comme un fardeau inutile, de la même façon qu'il abandonne le caftan et les papillotes. Mais alors, que lui reste-t-il de son ancienne religion? Rien qu'un

déisme vague, qui n'a plus rien à voir avec la Loi d'Israël, et qui aboutit le plus souvent à l'indifférence absolue.

De tout temps les rabbins l'ont bien senti. Pour observer le judaïsme à la lettre, il faut être groupé, rassemblé, vivre enfin en communauté, dans cette atmosphère spéciale, au milieu des conditions qui ont créé et conservé le ghetto. Dès que le ghetto n'existe plus, il devient presque impossible de suivre la règle talmudique, de se soumettre à l'existence particulière qu'imposent tant d'obligations minutieuses. On objectera que la religion juive n'est pas toute enfermée dans le Talmud. Sans doute. Mais enfin le Talmud a fixé la pratique de cette religion, comme les papes et les conciles ont fait pour la religion catholique, et l'expérience prouve

que lorsque le ghetto se défait, la religion se défait elle aussi. Or, à la fin du dix-huitième siècle, l'existence du ghetto est menacée comme elle ne l'a jamais été. Et cette fois, non plus par la persécution, mais par une chose plus redoutable. Par quoi donc? Par la liberté.

## VI

# LA LIBERTÉ

Quand il créa le monde, Dieu  
n'a formé qu'un homme, pour  
qu'aucun homme ne puisse dire  
à un autre : je suis de plus noble  
race que toi.

(Sanhédrin.)

Le salon d'Henriette Herz n'a pas été sans contribuer à l'émancipation d'Israël. Trois ans avant la Révolution française, Mirabeau avait été envoyé en mission secrète à Berlin. Mendelssohn venait de mourir, mais son souvenir demeurait très vivant dans la société berlinoise. Mirabeau fut instruit des efforts du philosophe pour éclairer ses coreligionnaires, et comme on disait en ce temps-là, pour faire pénétrer les lumières de la raison dans les ténèbres d'un judaïsme moyen-âgeux. Il fréquenta le salon d'Henriette Herz, alors dans son plein éclat, et fut frappé d'y voir des Juifs qui ne se dis-

tinguaient en rien du reste de la société polie. Cette découverte l'amena à s'occuper d'une question qui, s'il était resté en France, ne l'aurait très probablement jamais intéressé.

De retour à Paris, il écrivit un opuscule intitulé : *Moïse Mendelssohn et la réforme politique des Juifs*. « Voulez-vous, y disait-il, que les Juifs deviennent des hommes meilleurs, des citoyens utiles? Bannissez de la société toute distinction avilissante pour eux. Ouvrez-leur toutes les voies de subsistance et d'acquisition. Veillez, ajoutait-il dans ce style qui nous fait un peu sourire, que sans négliger la doctrine sacrée de leurs pères, ils apprennent à mieux connaître la nature et son auteur, la morale et la raison, les principes de l'ordre, les intérêts du genre

humain, de la grande société dont ils font partie. » Et quelques mois plus tard, à l'Assemblée Constituante, Mirabeau défendit ces idées avec sa vigueur accoutumée.

Ce ne fut d'ailleurs pas sans peine que l'Assemblée se décida à reconnaître aux Juifs les droits de citoyen. Très souvent la question revint à la tribune sous des formes diverses, et comme on n'était pas d'accord, elle fut chaque fois éludée. Patiemment, bribe par bribe, les défenseurs d'Israël, Mirabeau, l'abbé Grégoire, Castellane, Regnault de Saint-Jean d'Angély, avaient remporté quelques succès. Mais ce fut seulement deux jours avant de se séparer que l'Assemblée Constituante vota la loi abolissant toutes les distinctions entre les Juifs et les autres citoyens.

Vote d'une portée considérable. Plus considérable en puissance que dans son effet immédiat. Le ghetto cessait d'exister pour les cinquante mille Juifs environ qui habitaient la France. Mais qu'étaient cinquante mille Juifs au regard des dix à douze millions qui, hors de France, restaient soumis à des lois d'exception? En France même, Napoléon, qui avait peu de sympathie pour les Juifs, restreignit la portée du vote et les droits qu'on leur avait accordés, particulièrement en Alsace et dans la vallée du Rhin. Néanmoins, en tous les endroits où se présentaient ses armées, les Juifs se voyaient délivrés de la servitude ancestrale, en sorte que malgré la méfiance que l'Empereur leur témoigna toujours, ils l'ont justement considéré (songez aux poésies

d'Henri Heine) comme un héros libérateur.

Waterloo fut pour eux une catastrophe nationale. Dans les contrées où les Français leur avaient apporté la liberté, tout conspirait maintenant à les rejeter dans leur condition d'autrefois. Les vainqueurs haïssaient la France et toutes les nouveautés qu'elle avait introduites depuis vingt ans en Europe. L'émancipation des Juifs était une de ces nouveautés-là. L'idée chrétienne apparaissait aux tenants de la Sainte-Alliance comme la seule force capable de barrer le chemin aux pensées révolutionnaires, et cela n'était guère de nature à favoriser Israël. Enfin le romantisme, surtout le romantisme allemand dégoûté du paganisme de Goethe, s'enthousiasmait pour le moyen âge, au point

que certains romantiques et non des moindres, Schlegel par exemple, réclamaient le rétablissement de l'Inquisition en Allemagne. Les ghettos dont nos soldats avaient brisé les chaînes à Cologne, à Francfort, à Lubeck, à Mannheim, à Berlin, devinrent de nouveau des prisons. De nouveau les Juifs se virent astreints à ce péage qu'on leur faisait payer comme au bétail, lorsqu'ils passaient un pont ou bien entraient dans une ville. On recommença de limiter le nombre des mariages qu'ils pouvaient conclure entre eux, pour les empêcher de se multiplier à l'excès, etc., etc... Il n'y eut que la France qui, sous le gouvernement des Ultras et de Charles X lui-même, maintint dans son intégrité, pour les Juifs, le principe de l'égalité des droits qu'elle avait posé

la première. Ce principe, Louis XVI l'avait reconnu et signé. Louis XVIII fit honneur à la signature de son frère en supprimant les restrictions concernant les Juifs d'Alsace, qui avaient semblé un moment nécessaires à Napoléon.

Une fébrile impatience saisit tous les Juifs éclairés. Comprenez leur état d'esprit. Depuis le vote de la Constituante, ils avaient le sentiment que la liberté pour eux n'était plus inaccessible. Ils en avaient joui un instant et ils en gardaient la nostalgie. Ils n'ignoraient point les causes qui provoquaient la réaction dont ils avaient à souffrir, et que la première de toutes était le dégoût des idées libérales propagées par les Français.

Mais ils accusaient aussi leurs coreligionnaires d'avoir amené, par leur faute, cette recrudescence de la vieille antipathie que les gouvernements et les peuples éprouvaient à leur endroit. En Allemagne surtout, les disciples de Mendelssohn, les anciens habitués du salon d'Henriette Herz, s'irritaient de voir que la masse juive ne faisait rien pour se rapprocher du monde occidental, et que par ses façons étranges, son obstination à vivre repliée sur elle-même, tous ses défauts enfin, qu'on reprochait aux Juifs du temps de Mendelssohn, la superstition, la sottise, le manque de sens moral et d'éducation, l'incapacité de cultiver les arts, les sciences et les professions utiles, l'inaptitude au service militaire et aux services de l'État, une invincible propension à la fraude, à

l'usure et à l'anarchie, elle justifiait, dans une certaine mesure, une législation qui la maintenait à l'écart. Ces éclairés étaient choqués des familiarités grossières qu'on prenait avec l'Éternel à l'intérieur des synagogues. Ces esprits délicats, qui avaient l'ambition de débarrasser le judaïsme des haillons que la misère des temps avait accumulés sur lui, auraient voulu policer le culte lui-même, lui donner un caractère plus décent, plus paisible, lui enlever cet air primitif et sauvage qui faisait dire un jour à Alexandre II entrant dans une synagogue : « Mais c'est une maison de fous! » Pendant toute la première moitié du dix-neuvième siècle on assiste, en Allemagne, à un violent effort de ces intellectuels pour moderniser la religion. C'est un curieux moment de l'histoire

d'Israël, quelque chose de comparable, à l'intérieur du judaïsme, à ce que Luther avait fait à l'intérieur du christianisme. A Hambourg, Berlin, Munich, Vienne, des sociétés se fondent pour instituer une sorte de religion juive réformée. Ces réformateurs s'ingénient à distinguer dans la Bible ce qui tient aux circonstances d'avec ce qui possède un caractère divin, éternel, et se défont allégrement de tout ce qui pourrait les empêcher de mener la vie de tout le monde. On voit avec étonnement des programmes religieux délaissier le Talmud, supprimer la circoncision, les prescriptions alimentaires, l'observation du Sabbat. Même la vieille croyance au Messie, ils la relèguent volontiers dans les greniers de leur esprit avec les toiles d'araignée. Bref on invente de toutes

pièces un culte nouveau, épuré, de bonne compagnie, tantôt calqué sur le catholicisme, tantôt sur le protestantisme, qui n'a plus grand'chose de commun avec la religion du ghetto. Jamais la tradition juive n'avait subi pareil assaut, et cet assaut était livré par les Juifs eux-mêmes et les rabbins modernistes. Mais ce qui différencie profondément ce mouvement spirituel de la Réforme de Luther à laquelle je le comparais, c'est qu'au rebours de ce qui s'est passé au seizième siècle dans l'Église catholique, la foule juive a résisté. Elle n'a pas suivi ses entraîneurs. Malgré tous leurs efforts, elle est restée fidèle à sa foi, à son culte traditionnel. Quant aux réformateurs, il leur arriva, à presque tous, la même aventure qu'aux familiers d'Hen-

riette Herz. Devant la résistance obstinée de leurs coreligionnaires et les difficultés auxquelles ils se heurtaient, ils sentirent fléchir leur courage. Le plus souvent leur lassitude se traduisit par un dégoût final de la race dont ils sortaient et par l'abandon du judaïsme. Jamais on ne vit tant de Juifs se convertir soit au protestantisme, soit au catholicisme, et se faire baptiser. Jamais, depuis le temps des Marranes. Mais les Marranes cédaient à la nécessité, tandis que les nouveaux convertis n'étaient contraints par personne. A force de vouloir épurer la religion de Moïse, ils avaient tellement rapproché la synagogue d'un temple ou d'une église qu'ils n'avaient plus qu'un petit pas à faire pour devenir protestants ou catholiques. Et même ceux qui, comme Henri

Heine, conservaient au fond du cœur leur fidélité au judaïsme, au moins à un judaïsme historique, poétique et sentimental, même ceux-là se firent baptiser, parce qu'ils n'avaient pas le courage de rester confondus avec la foule de leurs coreligionnaires attachés aux vieilles pratiques, ni de subir avec eux des vexations, que seule une foi profonde ou une habitude séculaire permettait de dédaigner.

La Réforme juive avait échoué. L'émancipation du ghetto ne fut pas le résultat d'une révolution intérieure dans la religion et le culte. Elle s'obtint par d'autres moyens, et ce fut encore la France qui apporta la solution du problème qu'Israël, par ses seules forces, n'arrivait pas à résoudre. La révolution de 1848 acheva

l'œuvre commencée par l'Assemblée Constituante. Les idées libérales revinrent un moment en faveur. Successivement l'Allemagne, l'Angleterre, l'Autriche, l'Italie, se décidèrent à accorder aux Juifs les droits qu'ils possédaient en France depuis un demi-siècle déjà. La société chrétienne se montra moins exigeante que ne l'avaient été, envers leurs coreligionnaires, les Juifs éclairés. Ceux-ci, dans leur impatience et le désir de conquérir leur liberté au plus vite, étaient prêts à faire bon marché de la religion elle-même. Ils exigeaient qu'à toute force le ghetto s'amendât, devînt pareil à tout le monde pour être admis aux droits de tout le monde. Plus libérale qu'eux, la société européenne n'a pas demandé à Israël de rien sacrifier de ses croyances. Elle

a compté uniquement sur la liberté et le temps pour effacer les différences de sentir et de penser qui opposent depuis vingt siècles les Chrétiens et les Juifs.

## VII

# LA RÉSISTANCE DE L'ORIENT

La gloire de Dieu ne repose  
que là où règne la joie.

La flamme seule monte, les  
cendres tombent.

(Proverbes des Hassidim.)

Dans le temps même où Mendelssohn faisait un si grand effort pour moderniser Israël et faciliter ses rapports avec l'esprit occidental, un mouvement exactement opposé entraînait la masse juive plus loin de la société chrétienne qu'elle ne l'avait jamais été. Et ce mouvement d'un caractère tout mystique ne se produisait pas dans un cercle fermé comme le salon d'Henriette Herz, mais au cœur même du monde juif, dans les vastes agglomérations de l'Europe orientale.

Là-bas, dans la Pologne et la Petite-Russie, habitent plusieurs millions de Juifs, qui formaient en ce temps-là et

forment encore aujourd'hui la grande réserve d'Israël. Les premiers émigrés étaient venus d'Allemagne dans le courant du quatorzième siècle, après le vaste exode qui suivit la peste noire dont on les rendait responsables. Les seigneurs polonais leur avaient fait bon accueil. Dans un pays où l'on ne connaissait que le noble et le serf, ces émigrés formèrent une classe moyenne de commerçants, d'intendants, d'intermédiaires de toutes sortes. Ils réussirent même à s'organiser en un véritable corps de nation, gouverné par une assemblée de rabbins : le synode des quatre pays. Par ces quatre pays, entendez la Pologne, la Petite-Pologne, la Petite-Russie, la Lithuanie. Comme en Espagne autrefois, ils parlaient la langue de tout le monde, s'habillaient

à la polonaise ; certains même portaient l'épée et le collier d'or au cou. Chaque communauté avait un conseil religieux qui administrait ses affaires et entretenait une yéchiba pour l'instruction de la jeunesse. Les rabbins, d'esprit libéral, écartaient les subtilités à la mode dans les yéchiba allemandes, et faisaient une place dans leur enseignement à l'étude de la médecine, de la philosophie et de l'astronomie. Une vie spirituelle intense, de caractère proprement juif, animait ces petits royaumes de Dieu, ainsi qu'ils s'appelaient eux-mêmes. Et comme autrefois en Judée et en Babylonie, on voyait de simples artisans s'intéresser, autant que les rabbins, à la science sacrée, et partager leur vie entre la pratique de leurs métiers et une existence méditative, orientée vers l'Éternel.

Au dix-septième siècle tout changea. Pendant la guerre de Trente ans une foule de Juifs d'Allemagne s'étaient réfugiés en Pologne, apportant avec eux un esprit plus étroit et leur parler yiddisch, vieux patois souabe et franconien, où s'étaient introduits, pour les besoins d'une vie particulière, un grand nombre de mots hébraïques. Sous l'influence de ces nouveaux venus la spiritualité des communautés s'appauvrit. Dans le même temps les conditions politiques se transformaient en Pologne, et fâcheusement pour les Juifs. La royauté qui les avait protégés perdait de plus en plus de prestige. Les grands seigneurs, que ne contenait plus l'autorité du roi, exigeaient davantage de leurs serfs. Pour satisfaire leurs exigences, les intendants juifs pressuraient

le petit peuple et s'en faisaient détester. Les Jésuites, installés dans le pays pour combattre la Réforme, considéraient naturellement les Juifs comme des ennemis et ne contribuaient pas à leur faciliter l'existence. Pour ces raisons et pour d'autres encore, la haine s'amassait contre les communautés d'Israël. Elle éclata un beau jour. Pendant plusieurs années les bandes de l'hetman Chmielnicki parcoururent la Pologne et l'Ukraine, massacrant tout sur leur passage. Au dire des chroniqueurs, trois cent mille Juifs furent égorgés, trois cents communautés disparurent, quatre cents autres furent ruinées. La plupart des yéchiba sombrèrent dans la tourmente. Matériellement, moralement, la misère s'installa chez les Juifs de Pologne. Les artisans avaient assez

à faire pour gagner leur subsistance sans s'occuper d'études talmudiques. Les rabbins furent délaissés. Eux-mêmes, dans cette solitude, perdirent toute largeur d'esprit et ne s'intéressèrent plus qu'aux discussions futiles, aux problèmes sans vie, aux *pilpouls* mis à la mode par leurs confrères d'Allemagne. Leur action sur les fidèles se bornait à les épouvanter par la description des châtiments réservés aux pécheurs qui négligent le moindre commandement de la Thora. Abandonnée à elle-même, la foule ignorante et misérable se tournait vers les thaumaturges. La Cabbale lui en fournissait toujours et de toutes les sortes : ascètes qui prêchaient l'abstinence pour hâter la venue du Messie, et libertins, qui, au nom de ce même Messie, rejetaient au contraire

toutes les prescriptions de la Thora et de la plus simple morale.

Alors apparut un homme qui réussit à concilier ces tendances contradictoires et à donner à cette foule la pâture qu'elle attendait.

Ce personnage est connu sous le nom de Becht, le Saint, ou bien encore sous celui de Balchem, l'homme de bonne renommée. On a sur lui peu de détails précis et beaucoup de légendes. Elles sont rapportées dans un livre qui parut après sa mort sous ce titre : *les Louanges du Becht*. Des millions de Juifs le lisent encore aujourd'hui comme un livre exemplaire. Pour l'histoire qui nous occupe, il est aussi intéressant qu'un récit véridique, parce qu'il exprime à la fois le caractère de la mission du Balchem et

l'état d'esprit des gens qui depuis deux siècles n'ont pas cessé de s'enthousiasmer pour lui.

On y lit que le père du Becht, qui habitait en Valachie, fut arraché par la guerre à son village et emmené en servitude dans on ne sait quelle contrée lointaine. Là, naturellement (la légende suivant ici une pente familière à l'esprit juif), cet esclave, plus intelligent que tout le monde, se fait remarquer par son esprit, et devient, nouveau Joseph, nouveau Moïse, le confident et le grand vizir du roi. Après bien des vicissitudes, de retour dans son pays (il avait alors cent ans), il a juste le temps et la force d'engendrer un enfant promis à une grande fortune. Après quoi le père et la mère rentrent dans le sein

d'Abraham, ayant accompli leur destin.

Comme tous les enfants du village, l'orphelin, à l'âge de quatre ans, fut envoyé au heder, la petite école enfantine. Mais, au lieu d'étudier, il se perdait dans les rêves, et délaissant l'ardoise et le maître d'école, il s'en allait dans les bois. Trait extraordinaire et certainement pas inventé, car ce dégoût de l'ardoise et cet amour de la nature sont les deux choses les plus contraires à l'esprit du ghetto.

Toute sa vie le Balchem s'en est allé ainsi dans les bois. Je veux dire que toute sa vie il s'est arraché aux habitudes de son milieu, et qu'à l'étude il a toujours préféré la contemplation intérieure, le désir de découvrir Dieu dans ses œuvres et dans la poésie du monde. La légende en a fait pourtant un savant talmudiste, car,

même dans un conte, peut-on imaginer une vie juive sans Talmud ? Mais ce singulier talmudiste s'attachait à dissimuler cette science dont le ghetto est si vain. Toutefois, ayant connu en songe qu'il devait épouser la fille d'un certain rabbin fameux, il se fit connaître à celui-ci comme un brillant disputeur. Le rabbin, ébloui, lui promit aussitôt sa fille, mais le Becht exigea que dans l'acte des fiançailles il ne fût pas fait mention de son titre de rabbin. Or, voilà que juste au moment où le père rentrait chez lui pour annoncer à sa fille qu'il lui avait trouvé un mari, il tomba mort sur la route. On trouva sur lui le contrat qu'il avait fait avec le Becht. Grand émoi dans la famille de voir que le rabbin avait fiancé sa fille à un homme de rien, qui ne possédait

aucun titre. Émoi plus grand encore quand on vit le fiancé, dont la simplicité dépassait encore de beaucoup ce qu'on avait imaginé. Le mariage pourtant s'accomplit, conformément au désir du défunt, mais tout de suite les parents chassèrent le couple de chez eux, et comme jadis l'écolier fuyait l'école pour les bois, le Balchem et sa femme se retirèrent dans la forêt.

J'arrête ici la fable. J'en ai assez dit, je suppose, pour montrer le sens qui se cache sous ce récit légendaire. Ni l'intelligence, ni l'étude ne sont les plus grands biens du monde. La simplicité du cœur est de beaucoup préférable. Voilà l'orientation nouvelle que le Balchem donne au ghetto. Avec un sentiment profond de ce qui peut satisfaire l'âme, il fit un choix

dans cette foule de rêveries, empruntées à la Cabbale, qui flottaient au-dessus des communautés ravagées. Il ne dit pas, comme les ascètes qui suivaient les traces du cabbaliste Louria, qu'on ne pouvait atteindre Dieu que par le jeûne, l'abstinence et la tristesse ; ni, comme les rabbins orthodoxes, qu'il suffisait à l'homme pieux de ratiociner sur les textes ; ni, comme les libertins, qu'on trouvait Dieu dans la débauche et dans l'excitation des sens. Mais aux uns et aux autres il emprunta quelque chose. Il ne toucha pas à la tradition rabbinique : il en acceptait tous les rites, tous les commandements ; mais l'étude exclusive du Talmud lui semblait être inspirée par le mauvais démon d'Israël. A la Cabbale de Louria il empruntait la croyance que l'homme par la simple

prière et le don de son cœur peut exercer son action sur Dieu même, mais il ne croyait pas, comme lui, que pour rester en communion avec Dieu, il fallait s'évader du monde, renoncer à ses joies, à ses tristesses, à ses amours. Il condamnait les libertins et leurs appétits grossiers, mais il pensait que le plus grand bien de la terre, c'était la joie d'un cœur débordant d'amour divin, de pitié et d'amitié pour les hommes.

Cette religion de tendresse, d'espérance et de joie, tombait en rosée bienfaisante sur le cœur désespéré du ghetto. En peu de temps le Balchem rassembla autour de lui une dizaine de mille de fidèles. Les Hassidim, les pieux, ainsi s'appelaient-ils, se distinguaient du reste de leurs coreligionnaires par les longues

boucles de cheveux qu'ils laissaient pendre sur leurs joues, et une certaine façon de prier en élevant très haut la voix, et en s'agitant frénétiquement d'arrière en avant et d'avant en arrière, à la manière des derviches, pour atteindre rapidement à l'extase. Bientôt ce ne fut pas dix mille mais cent mille disciples que compta la secte nouvelle. On accourait vers le Saint pour les mêmes raisons qui avaient fait jadis le succès de Moïse de Léon, pour satisfaire le puissant besoin mystique qui est le fond de l'âme humaine. Le Balchem avait créé un nouveau climat moral, une chaude température passionnée qui reste encore aujourd'hui celle des communautés orientales. Qu'on m'excuse de répéter ici ce que j'ai déjà dit dans *Un royaume de Dieu*, mais comment dire la même

chose sous deux formes différentes? On accueillait avec transport ce Becht qui disait que l'Éternel n'avait pour agréable que la joie, les lumières et les festins du samedi. Une familiarité sans bornes remplaça la terreur sacrée qui, dans la religion orthodoxe, mettait entre Israël et Dieu la distance infranchissable qui sépare la terre du ciel. On se mit à prier en balançant le corps et en faisant avec les doigts un bruit joyeux de castagnettes pour s'exciter à l'enthousiasme. On se mit dans les synagogues à fumer et à boire et à causer d'affaires, car c'est bon pour les idolâtres de se sentir gênés dans leurs temples par la présence des idoles dont ils les ont encombrés. Dieu merci, il n'y a point d'idoles dans la maison de Jehovah! Sans doute la sainte Thora est bien

là dans l'armoire, derrière le rideau de velours brodé des deux lions de Juda, mais David dansait devant l'Arche, et en quoi la sainte Thora pourrait-elle être blessée parce que les Juifs, à qui Dieu l'a donnée, bavardent familièrement auprès d'elle? En quoi cela peut-il choquer l'Éternel qu'une fois la prière finie, on prenne un petit verre d'eau-de-vie où macère une branche de céleri, et qu'on mange un pain d'épice pour accompagner la rasade, puisque le petit verre et le vin sont, chaque fois, l'occasion de prononcer une bénédiction de plus en l'honneur du maître du monde? En quoi la fumée du tabac serait-elle moins agréable au Seigneur que celle de la myrrhe ou de l'encens? Si l'on fume dans la synagogue, n'est-ce pas pour mieux s'ouvrir l'esprit

aux vérités profondes et se former une idée plus claire de l'éblouissante splendeur? Si chaque samedi on célèbre dans le saint lieu lui-même le festin du Sabbat, si l'on y glisse avec délices à l'ivresse, c'est pour atteindre plus rapidement à l'extase et pénétrer au fond du ciel. Si l'on y dort enfin la nuit, comme dans une auberge, c'est pour que le Seigneur accueille la dernière pensée du soir et la première du matin...

On ne pouvait être plus loin des pensées de Mendelssohn, du salon d'Henriette Herz, des réformateurs de Berlin. Ajoutez qu'à l'exemple de leur maître, les Hassidim délaissaient volontiers l'étude du Talmud pour revenir au livre qui flattait beaucoup plus leur imagination, leur

goût du mystérieux, avec ses sens cachés, ses démons et ses anges, et ses procédés pour vous mettre en relation directe avec la divinité, le vieux Zohar enfin, le Livre de la Splendeur. Et ce n'était pas seulement dans les ouvrages cabbalistes que les Hassidim allaient chercher les secrets de cette vie et de l'autre. La religion nouvelle mettait, pour ainsi dire, le miracle à portée de leurs mains. Le Balchem possédait des pouvoirs miraculeux, il était un intermédiaire, un courtier (c'est le grand métier) entre le ciel et la terre, et les *Zadiks*, ses successeurs, continuent de se transmettre ce pouvoir surnaturel.

Ces *Zadiks* (il y en a quatre dans l'Europe orientale) sont des introducteurs tout-puissants auprès de la majesté di-

vine. Chaque année, c'est par milliers que les pèlerins accourent vers eux de tous les coins de la Pologne et de la Petite-Russie. Ils leur apportent de l'argent, les entourent de vénération. Une anecdote qu'on m'a contée là-bas montre en dépit de son irrévérence la foi aveugle qu'ont en eux leurs disciples, j'allais dire leurs adorateurs. Un jour, le rabbin miraculeux, se promenant avec un de ses fidèles, aperçut au pied d'une haute muraille un mauvais Juif qui mangeait du cochon. A cette vue, le fidèle s'écria : « Que le mur s'écroule sur cet impie qui mange de la viande défendue ! » A quoi le Zadik répondit : « Soyons plus indulgents, mon fils ! Je prierai au contraire pour que le mur ne s'écroule point. » Et le mur ne s'écroula pas. Et

le fidèle de crier au miracle, et tout le monde avec lui.

Cette religion des Hassidim est encore aujourd'hui la religion de la plupart des Juifs de l'Est de l'Europe. L'enthousiasme qu'a soulevé le Balchem ne s'est point apaisé. Des millions de Juifs se passionnent toujours pour leurs rabbins miraculeux. On attend toujours là-bas pour demain, pour aujourd'hui, ce Messie dont les éclairés de 1840 voulaient exorciser leur vieille religion. Dans les bethamidrasch, qui sont des salles de lectures pieuses annexées aux synagogues, j'ai pu constater de mes yeux qu'il y avait au moins autant de Zohar que de Talmud, et j'ai vu des vieillards, des jeunes gens, des enfants presque, se pencher, des soirées entières, leur bougie à

la main, sur les grimoires cabbalistiques.

Et cependant, l'esprit moderne, avec ses tentations et le terrible génie qu'il possède pour bouleverser les traditions les plus fortes, a pénétré jusque chez les Hassidim. Par quels détours, par quelles ruses ? Pour le comprendre il faut connaître la vie qu'on mène dans les ghettos de l'Europe orientale, et dont il est bien difficile de se faire une idée quand on n'a pas été là-bas. Montons sur le tapis magique des contes orientaux, qui a le privilège de supprimer toute distance et de vous transporter par miracle au point où vous voulez aller. C'est le meilleur moyen pour se rendre au pays des rabbins miraculeux.

## VIII

# L'INQUIÉTUDE AU GHETTO

Lève-toi, mon peuple, assez dormir!  
Lève-toi et ouvre les yeux.  
Quel malheur t'est-il arrivé  
Pour que tu reposes jusqu'à midi?  
Il y a beau temps que le soleil s'est levé  
  [sur le monde,  
Et tous les hommes sont debout.  
Toi seul, les yeux fermés, plié en deux,  
  [tu restes couché.

Michel GORDON.

Nous voici à Lemberg, à Cracovie, à Berditchef, à Wilna, ou bien dans un de ces petits villages dont le nom ne se lit pas sur les cartes, et où Israël s'agite dans la boue de l'hiver et dans la poussière de l'été. Un monde étrange, en vérité! Si étrange que la description en paraît presque invraisemblable. Sans compter que derrière ce que l'on voit, et qui est déjà bien surprenant, il y a tout ce qu'on ne voit pas, tout ce qu'on ne sait pas, tout ce qu'on devine, et qui se révèle plus surprenant qu'on ne l'avait imaginé si un heureux hasard vous met à même de pénétrer davantage dans cet univers fermé.

Ce qui frappe au premier coup d'œil, c'est la misère de tout ce monde. La misère n'est pas ici un cas isolé, individuel, c'est un état, une fonction presque, la condition naturelle de la vie. Tous ces gens, en principe, exercent quelque petit métier, ils sont artisans, boutiquiers, mais le malheur est qu'il y a autant de boutiquiers que de clients — ce qui n'est pas très favorable à la marche des affaires. Aussi, à son métier chacun en ajoute quelque autre qui flatte beaucoup plus sa façon de concevoir la vie, justement parce que ce n'est pas à proprement dire un métier : intermédiaire de mariage, intermédiaire de commerce, bedeau, chantre à la synagogue, quêteur, mendiant aussi (car la mendicité est une profession respectable et respectée), et vingt occupa-

tions pareilles, plus ou moins définies, où, pour gagner quatre sous, le Juif dépense infiniment plus d'activité et d'ingéniosité qu'il ne serait nécessaire dans une profession régulière. De là vient cette impression qu'on éprouve dans ces villages, d'une agitation extrême, et d'une agitation pour rien. C'est ce qu'a exprimé d'une façon admirable de comique et de tendresse, une sorte de Dickens juif, le romancier Abramovitch, qui, en jargon yiddisch, a peint comme personne les vertus, les ridicules, les étrangetés et les misères du ghetto. « Si, par exemple, écrit-il, vous demandez brusquement à un Juif que vous voyez s'affairer sur un marché, comment et par quel moyen il gagne sa vie, il restera d'abord tout perplexe et ne saura vous répondre. Mais après avoir

rafraîchi ses souvenirs, il vous dira naïvement : « Moi, comment je gagne ma vie ? Eh ! il existe un Dieu qui n'abandonne pas ses créatures. Il les fait vivre, et probablement les fera vivre encore dans l'avenir. Voilà ce que je vous dis. » — « Mais enfin, que faites-vous ? Connaissez-vous un métier ? Avez-vous un gagne-pain quelconque ? » — « Que son saint nom soit loué ! Tel que vous me voyez, je possède un talent par la grâce du Maître du Monde, un instrument précieux, une belle voix. Et pendant les jours de fête, je suis chantre dans une synagogue des environs de la ville. Je suis aussi *mohel*, je fais les circoncisions, et personne ne saurait égaler mon art pour perforer le pain azyme. De temps en temps, je suis aussi intermédiaire de mariage. Mainte-

nant, je suis encore (mais que cela reste entre nous !) un peu marchand d'alcool, ce qui met du beurre sur mon pain. J'ai une chèvre qui fournit assez de lait, et j'ai encore non loin de notre ville un parent fortuné qui, lorsque les temps sont mauvais, se laisse un peu traire, lui aussi. Et après cela, je vous le répète, Dieu est un père, Dieu est un père (1). »

Mais ce Juif du ghetto vous le connaissez, vous l'avez vu. Où donc ? Au cinéma. Et c'est Charlie Chaplin.

Charlie Chaplin est Juif, et tous les traits de son humour portent la marque juive. Rappelez-vous la *Ruée vers l'or*, ce film si divertissant par lui-même,

(1) Cité d'après Pinès, dont le beau livre sur la littérature en yiddisch nous a été très utile.

mais qui devient tout à fait admirable si l'on y voit ce qu'il est à mon sens (que Chaplin l'ait voulu ou non), un grand souvenir du ghetto. C'est l'histoire d'un *Schlémil*. Le schlémil, c'est, dans le ghetto, le maladroit, le malchanceux qui laisse toujours tomber sa tartine sur le côté beurré, celui dont on dit que, s'il faisait des cercueils, les hommes s'arrêteraient de mourir, ou que, s'il vendait de la chandelle, la nuit n'arriverait jamais. Mais attention ! Ce Schlémil est un Juif tout de même, et maintes fois sa maladresse, sa maladresse juive finit par vaincre les obstacles devant lesquels auraient échoué tous les efforts d'un autre homme... Voyez-le, Charlie, qui s'avance avec ses longs pieds plats et ce fameux petit chapeau rond qui ne quitte jamais

sa tête (jamais un juif ne se découvre), et qu'il rejette sur son crâne avec le geste familier qui est celui d'Israël depuis des siècles. Où s'en va-t-il ainsi, dans la neige? Où voulez-vous donc qu'il aille? A la conquête de l'or. Où cela? Dans un pays effroyable, à travers mille périls contre lesquels il n'a, pour se défendre, que sa badine, cette badine qu'il ne quitte jamais non plus, et que je vois entre ses doigts, mince, fragile et souple, si faible en apparence, comme le symbole même de la force d'Israël. A-t-il une pelisse, un traîneau, une tente, comme les autres chercheurs d'or? Pour qui le prenez-vous? Comment aurait-il fait pour se procurer tout cela? D'abord, il n'a pas un sou vaillant; et puis à quoi bon s'encombrer? Faut-il penser d'avance aux

difficultés du chemin ? S'il fallait avoir une pelisse, ou n'entreprendrait jamais rien. A quoi servirait d'être Juif si Jéhovah n'était pas là pour vous tirer d'embarras ? La preuve c'est qu'un ours survient. Il va dévorer notre homme. Pas du tout. Le Seigneur est là qui dit à la bête féroce : « Tu ne toucheras pas à mon Juif. » Et la bête s'éloigne, comme elle était venue...

Rappelez-vous ! Dans la cabane assiégée par la tempête, il est prêt à mourir de faim. A mourir ? Allons donc ! La faim, il connaît bien cela. Il y a des siècles qu'il a faim. Il sait tous les secrets du ghetto pour tromper un estomac famélique. Non, ce n'est pas Charlie Chaplin qui a inventé, j'en suis sûr, de faire le pot-au-feu avec un vieux soulier, et de sucer les clous comme des os à moelle : c'est le ghetto

tout entier... Rappelez-vous encore ses moments de mélancolie, son impuissance à se mêler à la joie des robustes brutes, dans le bar, le soir de Noël, et la petite fête qu'il se donne à lui-même, le ballet des petits pains au bout de sa fourchette, ce poème, cet intermezzo à la manière de Henri Heine... Souvenez-vous de sa façon de déblayer la neige. Eh ! oui, ce travail lui répugne, comme tout travail manuel répugne naturellement à un Juif. La nécessité l'y contraint. Il trouve le moyen de le rendre inutile. La neige qu'il enlève devant une porte, il l'entasse devant une autre. A la fin de la journée, tout sera comme avant, mais il empochera quelques sous... Au bout de tout cela, la réussite, la mine d'or dont il profite, et qu'il n'a pas trouvée, la peine des autres qui lui

sert. Pour couronner le tout et achever ce portrait du ghetto, une aisance aussi merveilleuse à s'établir dans la fortune qu'à subir le mauvais destin. Ah! qu'il a vite remplacé par le vêtement du bon faiseur le petit chapeau rond et la livrée du malheur! Un détail pourtant de toilette : même en redingote et haut de forme, il conserve toujours sa badine, la badine du miracle, la badine d'Aaron...

Parmi tous les métiers bizarres que pratique le ghetto, le plus bizarre à coup sûr est le métier de *gendre*. En tous pays il y a des gendres, mais ceux qu'on voit là-bas sont d'une espèce unique au monde. Dans ces communautés où la foi est toujours très vive, où toute la vie du village tourne autour de la synagogue, où les trois prières du jour, les fêtes, les

jeûnes, les cérémonies rituelles absorbent une grande partie du temps, la lecture des livres sacrés reste toujours la distraction favorite, et pour les vieillards et les gendres l'unique occupation. Un gendre est un ancien étudiant talmudique que son beau-père nourrit à son foyer sans lui demander autre chose qu'étudier les livres sacrés, et sanctifier ainsi la maison. Aujourd'hui les gendres se font rares. On est de moins en moins soucieux de nourrir pendant des années un gaillard qui, si distingué soit-il, coûte cher et ne rapporte rien. Mais il y a seulement une trentaine d'années, des gendres, on en trouvait partout, dans toutes les maisons des Juifs un peu à leur aise.

Or il est arrivé que dans ces ghettos perdus qu'on pouvait croire imperméables

à toute pensée du dehors, l'esprit moderne a pénétré, et précisément par ces gendres, par ces pieux étudiants qui devaient attirer sur le ghetto la bénédiction du ciel. Lorsque dans une yéchiba il y avait quelques étudiants atteints du fatal désir de s'initier aux études profanes, ils se reconnaissaient tout de suite et s'arrangeaient pour habiter ensemble chez la même logeuse, dans une maison du village. Là, fort avant dans la nuit, à la lueur de la même bougie, ils chantaient comme on doit faire quand on prie, mais au lieu de psalmodier le vieux texte talmudique qu'ils connaissaient par cœur, ce qu'ils lisaient sur le rythme du Talmud, pour ne pas éveiller les soupçons de leur logeuse ou du veilleur de nuit, c'était la Bible de

Mendelssohn, qui les initiait à l'allemand, c'étaient des grammaires, des manuels, ou des traductions hébraïques de romans étrangers, qu'on commençait de publier à Vienne et à Berlin — et le plus célèbre de tous, le premier qui fut traduit dans la langue sacrée, les *Mystères de Paris*, d'Eugène Sue. Un jour même, parurent en hébreu des romans originaux, qui rencontrèrent un prodigieux succès dans cette jeunesse des yéchiba. Le fond en est toujours le même : on fait le procès du ghetto, on bafoue les rabbins, et en particulier les rabbins miraculeux, on célèbre l'humanisme, la civilisation, la *haskala* comme on l'appelle en hébreu. Et c'est une chose inattendue de voir la langue de la Bible révéler au ghetto les pensées qui doivent le détruire.

Que pouvaient bien représenter aux yeux de ces intellectuels de village, nourris jusque-là de Talmud, cette civilisation, cette fameuse *haskala* dont ils avaient la nostalgie ? S'en faisaient-ils une idée beaucoup plus claire que n'en avaient de la divinité les vieux lecteurs de la Cabbale au milieu desquels ils vivaient ? La *haskala*, pour la plupart d'entre eux, se réduisait à ceci : raccourcir le plus possible les boucles de cheveux qui tirebouchonnaient sur leurs joues, diminuer peu à peu aux proportions d'une redingote le long caftan qui tombait jusqu'aux pieds, mêler à leur jargon yiddisch le plus de mots allemands possible, ce qui les faisait ressembler à l'écolier limousin de Rabelais truffant de grec et de latin son patois provincial, et les rendait tout

à fait incompréhensibles à leurs coreligionnaires.

Ces intellectuels tourmentés, en révolte secrète ou déclarée contre le milieu qui les entoure, forment un type jusqu'alors inconnu du ghetto. Ils se donnent le nom de maskil (au pluriel maskilim), qui signifie l'éclairé. Mais dans le jargon populaire on leur donnait un autre nom, on les appelait des Épicure, en souvenir de ces Grecs maudits qui, au temps où ils tenaient la Judée sous leur pouvoir, avaient tenté de substituer l'hellénisme au judaïsme, et Jupiter à Jéhovah. Au milieu d'une population obstinément fidèle à ses vieilles pensées, ces maskilim, ces Épicure faisaient figure de dévoyés, de traîtres au Dieu d'Israël, et tout le ghetto conjuré leur rendait la vie impos-

sible. Quel courage il a fallu à ces esprits avides pour s'initier, tant bien que mal, aux choses défendues, seuls, sans le secours de personne, sous la menace continuelle d'être dénoncés au rabbin et chassés de la yéchia! Et quand on était gendre, quand on avait le gîte et le couvert assurés, quelles ruses pour tromper les regards de toute une famille qui vous surveillait de plus près que la logeuse et le veilleur de nuit! Que de gendres qui cultivaient en secret la *haskala* et s'initiaient dans Eugène Sue aux mystères de la civilisation, surpris par leur beau-père, ont vu finir, hélas! leur beau métier de gendre et perdu à la fois leur femme (ce dont peut-être ils se seraient consolés), mais le gîte et la table et l'heureuse vie partagée entre la lecture du

Talmud et celle des *Mystères de Paris* !

J'ai connu le fils d'un rabbin miraculeux qu'on avait marié à quatorze ans à la fille d'un collègue, si l'on peut dire, de son père, rabbin miraculeux lui-même. Elle, elle avait douze ans. Les deux enfants firent le meilleur ménage. Le jeune époux vivait en qualité de gendre à la cour de son beau-père. Or un jour, le secrétaire du rabbin découvrit dans son coffre une grammaire allemande, un manuel d'histoire naturelle et une arithmétique. Grand scandale à la cour du rabbin miraculeux ! Ce jeune homme qui était appelé à faire, lui aussi, des miracles, touchait à l'arbre défendu. Son beau-père le fit appeler et lui donna à choisir entre sa fille et la grammaire, entre la soumission ou le divorce. L'épouse enfant ne doutait pas

que son mari sacrifiât pour elle une grammaire et une arithmétique. Lui, il s'imaginait qu'il y avait derrière ces deux livres tout le savoir du monde, un univers inconnu, rempli de mystérieux prestiges dont il tenait la clef, et où il allait pénétrer comme dans le jardin d'Éden. Ils pleurèrent tous les deux beaucoup, mais le jeune homme s'en alla... Qu'est-elle devenue, la petite fille d'autrefois, qui retenait par son caftan, avec des larmes dans les yeux, son mari entraîné par la grammaire? Quant à lui, pourrait-il affirmer que le savoir étranger lui a donné le bonheur? Je ne sais, mais beaucoup de ses pareils ne l'ont certes pas trouvé, et cette désillusion est le drame intérieur de la vie du maskil.

Beaucoup de ces intellectuels s'éloignaient du ghetto pour aller vivre ailleurs,

à Vienne, à Munich, à Berlin, à Londres  
ou à Paris, et ils s'apercevaient bientôt  
que cette civilisation, dont ils s'étaient fait  
de loin une idée si brillante sur les bancs  
de la yéhiba ou dans la chambre du  
beau-père, ne correspondait à rien de ce  
qu'ils avaient imaginé. Dans ce monde  
nouveau tout les blessait : les étrangers  
qui les traitaient avec méfiance ou mépris,  
leurs propres coreligionnaires qui s'étaient  
trop bien adaptés à la vie occidentale et  
remplaçaient le vieil idéalisme du ghetto  
par un matérialisme grossier, eux-mêmes  
enfin, qui ne se retrouvaient plus.  
« Aujourd'hui, écrit l'un d'eux avec  
mélancolie, dans un récit qui est l'histoire  
de sa vie et de ses efforts pour atteindre à  
une plus haute culture, aujourd'hui j'ai  
fait le bilan de cette existence de trente ans

et un mois, et je vois avec désespoir un zéro s'étaler dessous. Comme le hasard s'est montré dur pour moi ! J'ai reçu une éducation en contradiction avec tout ce dont je pouvais avoir besoin plus tard. J'ai été élevé pour être une célébrité rabbinique, et me voilà employé de commerce ; j'ai été élevé dans un monde imaginaire pour être un strict observateur de la loi, et cette éducation m'écrase encore maintenant que l'homme imaginaire a disparu en moi ; j'ai été élevé pour vivre dans une atmosphère de mort, et me voici précipité au milieu de gens qui mènent une existence réelle sans que je puisse y participer ; j'ai été élevé dans une existence de rêve et de théorie pure, et je me trouve au milieu du chaos de la vie pratique, à laquelle mes besoins exigent que je m'applique ; mais

pareil au papier gratté sur lequel on ne peut plus rien écrire, mon cerveau n'arrive pas à mettre le pratique à la place du spéculatif. Je pleure sur mon petit monde détruit que je ne peux plus retrouver! »

Aux yeux de ces maskilim déçus, Mendelssohn et ses successeurs avaient mal servi Israël. Ils avaient eu tort de penser que le judaïsme n'est qu'un système religieux comme un autre, et qu'une fois que le Juif en avait observé les pratiques à la maison et à la synagogue, il pouvait, pour le reste, se conformer aux usages et aux pensées des gens parmi lesquels il vivait. Mais non, le judaïsme était bien autre chose! Une religion sans doute, mais surtout une race, une pensée, un sentiment de la vie, un génie particulier, qu'on portait partout avec soi, hors de la

maison, hors de la synagogue, et qu'on ne pouvait rejeter sous peine de se détruire soi-même. Pour ce génie d'Israël, l'esprit de l'Occident, dont les premiers maskilim avaient tant espéré, était tout aussi dangereux que l'abêtissement où les rabbins obscurantistes avaient plongé le ghetto. D'où cette conclusion : au lieu de se renier soi-même et de faire ce grand effort inutile pour se rendre pareil à tout le monde, il fallait devenir plus juif que jamais, retrouver dans l'étude de l'histoire et de la langue hébraïque les sources profondes de l'inspiration d'Israël, et reprendre le sentiment qu'on était un peuple, une âme, un peuple juif, une âme juive.

Ainsi pensaient quelques intellectuels groupés dans une petite revue, *Haschahar* (*l'Aurore*), autour d'un grand

écrivain hébraïque, le romancier Smolenski, dont toute l'œuvre est justement l'éternelle histoire du maskil qui se dégoûte de la sottise et de l'hypocrisie du ghetto, s'en évade, court par le monde, croit découvrir dans la pensée occidentale le secret de sa libération, et s'aperçoit en fin de compte que là non plus il n'a pas trouvé sa voie, et qu'il ne se retrouvera lui-même qu'en retournant aux sources profondes du génie d'Israël.

Cet effort de Smolensky et des écrivains de *l'Aurore* parut d'abord inopportun. La révolution de 1848 venait d'accorder aux Juifs, dans presque tous les pays d'Europe, les droits civils et politiques. En Russie même, un gouvernement libéral, auquel on n'était guère habitué, se montrait favorable à l'émancipation des

Juifs. Le tsar Alexandre II venait de leur permettre d'habiter certaines villes dont le séjour leur était jusque-là interdit, et leur avait ouvert l'accès des professions libérales. Était-il raisonnable en un pareil moment de ne plus faire crédit aux pensées d'Occident, et de prêcher le retour vers une culture purement juive? On discutait passionnément là-dessus dans les cercles maskilim, lorsqu'une fois de plus le feu du ciel s'abattit sur Israël.

En 1882, Alexandre fut assassiné. Quelques socialistes juifs avaient pris part au complot. On rendit tous leurs coreligionnaires responsables de l'assassinat, et la police détourna sur les Juifs un mécontentement général qui ne savait trop à qui s'en prendre. Elle organisa des massacres. Le sang coula dans le ghetto

— ce qui ne s'était pas vu en Russie depuis deux siècles, depuis le temps de Chmielnicki. Était-ce donc au retour des plus mauvais jours d'Israël qu'aboutissait l'espoir qu'on avait mis dans la civilisation ? Les rêves de Mendelssohn et de ses successeurs s'évanouissaient en fumée. L'antisémitisme que la révolution de 1789, et surtout celle de 1848, semblaient avoir exorcisé, n'avait point disparu comme on se l'était imaginé. Désormais pouvait-il être question de s'assimiler à des gens qui répondaient par des massacres à l'élan qui vous entraînait vers eux ? Smolenski avait vu juste. Décidément Israël n'avait à compter que sur lui-même pour réaliser son destin. Et à l'idée de refaire l'unité du peuple juif et de la pensée juive par une résurrection de l'esprit et de la langue

des ancêtres, vint s'en ajouter une autre : reconstituer une patrie réelle, s'installer sur un territoire où les Juifs, après deux mille ans d'exil, se reformeraient en nation.

Cette idée n'était pas nouvelle. Il y avait vingt ans déjà qu'elle avait été exprimée pour la première fois, avec une force singulière, par un Juif dont le nom est bien oublié aujourd'hui, Moïse Hess, dans son ouvrage *Rome et Jérusalem*.

C'était un Juif de la vallée du Rhin, qui avait reçu chez ses parents, des commerçants aisés de Bonn, la forte éducation religieuse, en honneur autrefois dans les familles juives. Il avait suivi en Allemagne les cours d'une université, s'était détaché de toute croyance et brouillé avec les siens.

Plus tard, il se lie avec Karl Marx, adopte ses conceptions sociales, quitte l'Allemagne et vient se fixer à Paris, où il vécut jusqu'à sa mort. Mais il advint que cet émancipé retourna au judaïsme, et que ce disciple de Marx, sans cesser d'être socialiste et internationaliste, conçut l'idée d'un nationalisme juif. Il raisonnait ainsi. Dans l'intérêt supérieur de l'humanité il est souhaitable que chaque peuple, comme chaque individu, porte au maximum de puissance ses qualités naturelles. Et si cela est vrai pour les peuples les plus médiocres, combien ce l'est davantage quand il s'agit d'un peuple comme le peuple d'Israël ! En existe-t-il, en effet, qui ait mieux servi la cause de la civilisation et dont le salut importe plus au bien de l'humanité tout entière ? Le messianisme des prophètes n'a pas

donné encore tous ses fruits. Il suffit de le dégager des nuées religieuses dont un Ézéchiél l'obscurcit, pour retrouver la vraie mission d'Israël, qui est de faire régner la justice et l'égalité dans le monde. Par là, le nationalisme de Hess se mettait en harmonie avec l'internationalisme de Marx, et donnait au sionisme de demain sa véritable figure.

Jamais au milieu de ses déboires, et jusque dans ses jours les plus sombres, Israël n'a perdu l'espoir, éveillé en lui par les prophètes, qu'il sera le sauveur du monde. Ses prières le lui rappellent trois fois dans la journée. Mais dans la dispersion et au profond de la détresse, on se contentait de répéter que Dieu avait dispersé les Juifs à travers les nations justement pour leur permettre d'exercer leur

mission sur tous les points de l'univers. Triste consolation qui ne satisfaisait pas Moïse Hess. Suivant lui, pour agir sur les destinées du monde et retrouver l'élan de son ancien génie, le peuple juif devait se ramasser sur lui-même, se reconstituer comme unité nationale, s'établir dans une patrie où il pourrait reprendre une vie naturelle, suspendue depuis des siècles. Et les Juifs mêmes qui ne quitteraient pas leur pays d'adoption pour la Judée nouvelle, recevraient de là-bas la chaleur et la vie du sentiment juif retrouvé.

En 1860, quand Hess publia son ouvrage, ces idées semblaient inactuelles. Elles cessèrent de le paraître en 1882, après l'assassinat du tsar. Un médecin d'Odessa, Léo Pinsker, les reprit à son tour dans une brochure célèbre par son

énergie concise, *Auto-émancipation*. « Le Juif, écrivait-il, est pour les vivants un mort; pour les autochtones un étranger; pour les sédentaires un vagabond; pour les possédants un mendiant; pour les pauvres un exploiteur et un millionnaire; pour les patriotes un sans-patrie; pour toutes les classes de la société un concurrent abhorré. Sa patrie c'est l'étranger; son unité, la dispersion; sa solidarité, l'hostilité générale; son arme, l'humilité; sa tactique, la fuite; son originalité, l'adaptation; son avenir, le jour prochain... » Et Pinsker aboutissait à la conclusion de Moïse Hess : les Juifs forment en fait au sein des peuples parmi lesquels ils vivent un élément hétérogène qui d'une part n'est susceptible de s'assimiler à aucune autre nation, et d'autre part ne saurait

être supporté par aucune d'elles. Il leur faut donc partir, délivrer les nations d'une présence qui leur est importune, se libérer eux-mêmes et reconstituer quelque part le foyer d'une renaissance nationale.

Où le situer, ce foyer juif? Pinsker ne le précisait pas, mais toute la tradition d'Israël répondait : Jérusalem. Enthousiasmés par cette idée du retour à la terre des ancêtres, quelques étudiants juifs abandonnèrent alors la Russie pour aller vivre en Palestine. Mais en s'établissant là-bas d'une façon tout à fait précaire, dans un pays où le lendemain pour eux n'était pas plus sûr qu'en Russie, ces malheureux *Amants de Sion*, comme on les appelait, ne réalisaient pas du tout le rêve de Pinsker. Leur geste n'avait qu'une valeur sentimentale et symbolique. Et c'était à ce

geste d'idéalisme impuissant, qui était la négation même de ce qu'avait rêvé Mendelssohn, qu'aboutissait, après cent ans de péripéties variées, l'élan qui avait emporté tant d'intellectuels du ghetto vers la civilisation d'Occident.

## IX

# LE NOUVEAU MESSIANISME

« Nous voyageons, mais hélas !  
personne ne nous attend. »

ROSENFELD.

L'idéalisme a triomphé. Le nouveau messianisme, l'espoir d'un foyer juif réveillé au fond des consciences par Moïse Hess et Pinsker, et qui entraînait vers Jérusalem les chimériques *Amants de Sion*, est aujourd'hui réalisé. Et par une rencontre étrange, ce retour d'Israël à la terre des ancêtres s'est produit à la suite d'un de ces bouleversements formidables dont l'imagination des prophètes se plaisait à entourer la venue du Messie.

Pendant plusieurs années les idées de Pinsker vécurent de la vie ralentie qu'ont les idées dans les livres : curiosité de bibliothèque, petite flamme qui se ravive

un soir dans la chambre d'un étudiant solitaire, éclaire sa fenêtre pendant la nuit et disparaît avec le jour. On dit même que le livre de Hess et la brochure de Pinsker étaient complètement inconnus à l'homme qui devait animer leur pensée et faire de ces songeries mortes quelque chose de vivant. Il est vrai que les idées font des cheminements mystérieux, et qu'il n'est pas besoin d'en avoir une connaissance livresque pour être touché par elles. Elles se tiennent comme en suspension dans l'air dont l'esprit se nourrit. Ce qui explique que dans un même temps les intelligences des hommes et leurs visages se ressemblent. Et puis, des circonstances pareilles, en frappant certains cerveaux, y réveillent les mêmes idées.

Le docteur Théodore Herzl était un

type de Juif assimilé, ou du moins qui croyait l'être. Sa famille appartenait à la riche juiverie de Budapest. Il avait fait du journalisme à Vienne, puis s'était fixé à Paris vers 1890. C'était alors l'endroit où un Juif pouvait vivre le plus agréablement du monde. En dehors d'un cercle restreint, Drumont et sa *Libre Parole* ne trouvaient pas grand écho. Dans l'atmosphère optimiste du moment, l'antisémitisme semblait une doctrine d'un autre âge, archaïque et démodée. Personnellement, je ne me souviens pas qu'à Sainte Barbe et à Louis-le-Grand où je faisais mes études, l'idée me soit jamais venue d'établir une distinction quelconque entre mes camarades juifs et mes camarades chrétiens.

Le docteur Herzl, correspondant à Paris

de la *Nouvelle Presse libre* de Vienne, fréquentait un monde de littérateurs, de journalistes et de politiciens, et en 1894, rendant compte à son journal d'une pièce de Dumas fils, *la Femme de Claude*, où un certain Daniel fait de belles tirades sur le retour des Juifs à la terre des ancêtres, il écrivait ces mots : « Le bon Juif Daniel veut retrouver sa patrie perdue et réunir à nouveau ses frères dispersés. Mais sincèrement un tel Juif doit savoir qu'il ne rendrait guère service aux siens en leur rendant leur patrie historique. Et si un jour les Juifs y retournaient, ils s'apercevraient dès le lendemain qu'ils n'ont pas grand'chose à mettre en commun. Ils sont enracinés depuis de longs siècles en des patries nouvelles, dénationalisés, différenciés, et le peu de ressemblance qui les

distingue encore ne tient qu'à l'oppression que partout ils ont dû subir. »

Un an plus tard éclatait l'affaire Dreyfus. Ce fut, suivant son expression, comme s'il venait de recevoir un coup de massue sur la tête. Il lui sembla que jusqu'à ce moment il avait ignoré qu'il était Juif. On aurait dit que la passion antijuive avait soudain saisi les trois<sup>⁄</sup>quarts des Français. Juste cent ans après la Déclaration des Droits de l'Homme, le voile du Temple se déchirait tout à coup pour laisser apparaître une réalité qu'on ignorait ou qu'on se refusait à voir. Herzl se sentait épouvanté par la violence du phénomène. « Quand un peuple, se disait-il, si hautement civilisé dans tous les autres domaines peut en arriver là, qu'en est-il des peuples qui, à l'heure actuelle, n'ont pas même atteint le

niveau occupé par les Français il y a cent ans? » Et comme en 1881, sous le coup des pogroms de Russie, Pinsker avait écrit son *Auto-émancipation*, Herzl écrivit à son tour une brochure qui rappelle si vivement, par le fond, la forme et le détail, l'essai du médecin d'Odessa, qu'on est stupéfait de penser qu'il ignorait cet ouvrage.

Mais le docteur Herzl possédait un don que n'avait pas Pinsker. Quand il avait fallu passer de la théorie à l'action, Pinsker s'était trouvé sans moyens. Il s'était contenté de soutenir de son mieux les *Amants de Sion* qui végétaient dans leurs colonies misérables, et d'organiser le départ de quelques autres malheureux vers la terre de Palestine. Herzl, lui, n'avait que du dédain pour cette colonisation sans espoir,

dont l'échec ne pouvait que desservir ses projets en dégoûtant par avance ceux qui seraient tentés d'y souscrire. Pas de colonisation, pas d'exode avant d'avoir aménagé un territoire quelque part et créé le cadre d'un État. Et tout le reste de sa vie, il employa ses talents d'orateur, d'écrivain, de politique, et son charme personnel qui, paraît-il, était grand, à travailler aux moyens de faire passer ses idées du domaine du rêve dans celui de la réalité.

Comme Pinsker il se demanda où la situer, cette patrie. La réponse est toujours la même. Il ne peut y avoir pour un Juif d'autre patrie que la Palestine. Elle était aux mains des Turcs. Pour la rendre à Israël, Herzl entreprend démarches sur démarches. Il voit le pape, le sultan, le

kaiser. Il essaie d'intéresser à sa cause toutes les chancelleries d'Europe, et aussi la haute finance. Vainement. Il échoue partout. Les financiers se dérobent ; ils ne croient pas à son projet. Le baron Edmond de Rothschild a bien assez à faire pour soutenir contre toute sa famille, qui le traite de rêveur, les colonies palestiniennes fondées par les *Amants de Sion*, et qui, sans lui, seraient détruites par la misère, la maladie, les difficultés de toutes sortes qui tiennent au climat, à la nature du sol et des colons eux-mêmes. Le baron de Hirsch, lui, ne croit pas aux vertus mystiques de la terre palestinienne. Aux plans ambitieux du docteur, il préfère une œuvre modeste, plus aisément réalisable. Il expédie sur des fermes qu'il organise en Argentine des groupes de Juifs déshérités,

avec cette idée que là-bas ils trouveront une terre meilleure que les cailloux de Palestine, et surtout qu'ils ne seront pas étouffés sous le poids d'un trop lourd passé... Le pape fut aimable, le kaiser poli. Dans toutes les chancelleries d'Europe il y a des cartons poussiéreux pour classer les projets comme ceux du docteur Herzl. Quant au sultan, tout ce qu'il offrit à ce singulier visiteur qui lui demandait tout de go une province de son empire, ce fut, en souvenir de cette étrange histoire, une épingle de cravate.

Herzl ne se découragea pas. La Judée est inaccessible? Il faut loger ailleurs Israël! Les Anglais offrent l'Ouganda. Eh bien! on ira dans l'Ouganda! Mais il est seul à vouloir partir là-bas. Tous ses partisans l'abandonnent. Que deviendrait-on dans

l'Ouganda? Que feraient des Juifs avec des nègres? Personne ne le suit sur son chemin, et d'échec en échec, usé, malade, désespéré peut-être, ayant excité tour à tour l'enthousiasme et la déception, il meurt dans la force de l'âge, sans avoir rien obtenu.

Si pourtant, quelque chose. S'il n'avait pas réussi à intéresser à son œuvre les chancelleries d'Europe, il avait puissamment ému la foule de ses coreligionnaires. Par des journaux, des livres, par des congrès surtout qu'il réunissait chaque année et qui formaient en quelque sorte le parlement d'Israël, il avait fini par créer dans l'imagination juive une patrie idéale, où avant que les corps ne se transportent s'installaient déjà les esprits. Il avait si intensément vécu pour son idée qu'elle se

confondait avec sa vie, qu'elle lui avait emprunté quelque chose d'humain. Mais cela même se serait peut-être effacé avec le temps et le souvenir de sa personne, si des circonstances tout à fait imprévisibles (comment prévoir, en effet, que pour créer un État juif, il faudrait une catastrophe qui bouleverserait le monde entier?) n'avaient permis à ce qui n'était encore qu'aspiration, désir, idée flottante, de se fixer, de prendre corps et de passer du songe à la réalité.

La défense des petites nations opprimées était inscrite au programme des Alliés. Les disciples du docteur Herzl s'en réclamèrent aussitôt. N'était-elle pas opprimée, la nation juive? opprimée depuis deux mille ans? Elle était même la doyenne des nations opprimées. Et quel peuple pouvait témoi-

gner d'un attachement si constant à la patrie perdue?

Ces doléances rencontrèrent de l'écho, surtout en Angleterre, dans une nation qui a ceci de commun avec les Juifs, que sa formation spirituelle s'appuie, comme la leur, sur la Bible. A cette raison sentimentale, ajoutez que l'Angleterre, dans l'institution d'un foyer juif en Palestine, sous sa haute protection, voyait le double avantage d'écarter la France d'un pays où depuis Charlemagne nous avons la garde des Lieux-Saints (ce qui nous valait un grand prestige dans tout le Proche-Orient), et de créer là-bas une sorte de forteresse qui protégerait le canal de Suez et la route des Indes.

Avant même que la guerre fût achevée, la déclaration Balfour proclamait que la

Palestine devenait le *home national* des Juifs sous la protection britannique. Un *home*, c'est-à-dire un lieu de refuge, un asile, un abri, avec tous les droits civils, et non pas un État avec les privilèges du gouvernement politique. Ce n'était pas tout a fait ce qu'on avait espéré. Revenu sur la terre des ancêtres, Israël y serait encore un étranger. Lui qui fournissait partout des financiers, des journalistes et des politiciens, dont l'action ouverte ou cachée n'était pas sans influence sur les affaires du monde, il serait encore traité dans son propre pays comme un peuple mineur, incapable de se gouverner lui-même. Mais les plus sages comprenaient que ces regrets étaient inopportuns. Que seraient devenus sans la force britannique les nouveaux arrivés perdus au milieu de

sept ou huit cent mille Arabes qui ne voyaient en eux que des intrus? Aussi, renonçant pour un temps à des revendications superflues, les Sionistes dirigèrent tout leur effort vers la conquête matérielle et spirituelle du pays.

## X

# LE RETOUR A JÉRUSALEM

Il ne mourra pas, notre espoir,  
Sion, Sion, terre aux aïeux donnée!  
Notre espoir de retour, notre espoir de revoir,  
Notre espoir de deux mille années.

(Chant national des Sionistes.)

La déclaration Balfour avait bien reconnu aux Juifs le droit de s'établir librement en Palestine, mais il ne pouvait être question de dépouiller de leurs biens les propriétaires du sol. Pour installer des colons sur la terre des ancêtres, il fallait d'abord l'acheter à beaux deniers comptants. Grande difficulté, si l'on songe que la plupart des émigrants étaient absolument sans ressources et qu'ils ne pouvaient pas compter, comme des colons ordinaires, sur l'appui d'un gouvernement. Dans un cas si exceptionnel, il a donc fallu recourir à des expédients nouveaux.

La colonisation palestinienne est fondée

sur un principe emprunté à la Bible, qui s'oppose de la façon la plus nette à l'idée que le droit romain se fait de la propriété. L'idée romaine sur laquelle nous vivons, c'est que la propriété individuelle est absolue et perpétuelle. A cette idée-là, les Sionistes opposent ce principe qu'on lit au Livre du Lévitique : « La terre ne sera pas vendue à perpétuité, car la terre est à moi, dit l'Éternel. »

L'Éternel ! Les pionniers de la Nouvelle Sion ont, je crois bien, cessé d'y croire. Mais ils remplacent Jéhovah par la personne du peuple juif, et dans leur droit nouveau ils traduisent ainsi la phrase de l'Ancien Testament : « La terre ne sera pas vendue à perpétuité, car la terre est à moi, dit le peuple d'Israël. » Une caisse, le Fonds national, alimentée par les contributions

de tous les Juifs du monde, rachète morceau par morceau le sol sacré des ancêtres, et c'est ce Fonds national, le donateur, le peuple juif, qui reste propriétaire du sol. Le colon palestinien n'est que le fermier d'Israël. S'il possède quelques ressources, il n'est pas obligé de les engloutir d'un coup dans l'achat du terrain, et peut les utiliser pour l'exploitation du domaine. S'il n'a rien, il trouve un emploi d'ouvrier agricole dans une colonie. Et de même que jadis, dans l'ancienne loi d'Israël, un Juif ne pouvait être esclave à perpétuité (tous les sept ans il lui était loisible de retrouver sa liberté), de même dans le nouveau droit juif le prolétaire agricole ne saurait demeurer toujours dans cet état précaire. La participation aux bénéfices, qui est obligatoire, le fera nécessairement

passer, un jour ou l'autre, de l'état d'ouvrier à celui de fermier.

Au cours d'un voyage récent, j'ai visité ces colonies. On ne saurait leur dénier le mérite de la variété, de l'ingéniosité et de la hardiesse. Chacune s'organise à sa guise, suivant les systèmes les plus divers de la coopération, voire du communisme absolu. Mais la théorie est une chose, et la pratique une autre. On m'a vivement reproché, dans les publications sionistes, de n'avoir pas tracé de la vie qu'on mène là-bas un tableau idyllique. J'ai dit ce que j'ai vu, sans esprit de dénigrement. Je n'ai pas le moindre parti pris contre l'entreprise sioniste. C'est une grande œuvre de l'imagination et de la poésie, l'aboutissement d'un long effort, un moment de l'histoire juive. Mais

n'est-il pas permis à un passant de faire entendre une voix sans passion dans le bruyant concert d'une littérature de propagande où domine une sentimentalité fausse, l'exagération orientale et une vanité mal placée qui, au lieu d'ennoblir une entreprise noble en soi, risque de la rapetisser, d'abuser et de décevoir? Est-ce diminuer une chose qu'en montrer les difficultés? Et comment ne pas voir les difficultés immenses qu'Israël rencontre sur la terre des ancêtres?

La première, la plus évidente dès qu'on met le pied en Palestine, c'est que le pays est misérable. Peu de bonnes terres, des vallées marécageuses et malsaines, des pentes de rochers et de cailloux qu'il faut reconstruire en terrasses, comme elles l'ont été autrefois, pour y retenir ce peu de

terre que réclament le mûrier, l'olivier et la vigne. Peu d'arbres, peu d'eau, des déserts. Une contrée mal favorisée du ciel, dont la patience humaine a tiré jadis quelque chose, mais que des siècles d'incurie ont détruite, et qui exige un énorme effort pour être aménagée à nouveau.

Pour cette tâche ingrate il faudrait une nombreuse et forte population paysanne, entraînée aux plus rudes travaux sous un climat peu bienveillant. Cette race terrienne, les Juifs pourront-ils un jour la constituer en Palestine? Ou bien seront-ils obligés d'utiliser en grande masse la population indigène pour les travaux des champs? C'est cette dernière hypothèse qui se réalise le plus souvent dans une colonie quelle qu'elle soit. C'est ce qui

est arrivé naguère dans les colonies fondées par les *Amants de Sion*, et c'est ce qui tend à se produire, sauf en quelques endroits, dans les nouvelles colonies sionistes. Mais alors Israël ne sera plus là-bas qu'un directeur d'entreprise, un chef d'exploitation. Le fond de la population demeurera ce qu'il est aujourd'hui, une population arabe. Et les sionistes auront échoué dans leur plus grand espoir : le rajeunissement de la race par le contact avec le sol.

Autre difficulté : l'argent. On ne fonde pas une colonie sans y enfouir d'abord d'énormes capitaux. Nous savons, nous autres Français, ce que nous ont coûté l'Algérie, Madagascar, le Tonkin, le Maroc, avant de rapporter quelque chose. Mais les Juifs ne formant pas un État,

c'est aux particuliers qu'on a dû s'adresser pour trouver les ressources nécessaires à la colonisation palestinienne, ce qui ne facilite pas les choses et excuse bien un peu le ton si emphatique de la propagande sioniste. Il faut perpétuellement quêter, réveiller l'enthousiasme et la générosité. La masse juive est misérable, on frappe toujours aux mêmes portes, et à la longue les plus généreux finissent par se lasser de donner.

Il faut bien voir aussi que la résurrection d'un judaïsme national est loin de rallier tous les esprits. En Amérique, où hier encore un puissant afflux d'émigrants entretenait les profonds sentiments de religion et d'entr'aide des ghettos orientaux, à New-York en particulier, qui est vraiment la capitale d'Israël avec ses deux

millions de Juifs, l'idée sioniste a été accueillie avec beaucoup d'enthousiasme, et presque tout l'argent qui alimente le Fonds national est venu et vient encore de là-bas. Mais dans l'Europe occidentale, en Allemagne, en Angleterre, en France, en Italie, dans tous ces pays où les Juifs sont acclimatés depuis longtemps, l'idée palestinienne a rencontré moins de faveur. Façonnés par les disciplines européennes, les Juifs y sont à peu près tous restés fidèles à la pensée de Mendelssohn. Ils vont même plus loin que le maître, puisque la plupart abandonnent la pratique de la religion. Ils estiment que Théodore Herzl a beaucoup exagéré les sentiments antisémites en suspension dans l'air qui les entoure. Cette hostilité sans force peut être parfois désagréable dans

les rapports sociaux, mais ne les gêne en rien ni dans le développement de leurs affaires ni dans celui de leur pensée. Le sionisme ne risque-t-il pas de réveiller des fureurs qui s'éteignaient peu à peu? Son affirmation agressive que les Juifs forment un peuple à part, une race inassimilable aux autres, ne présente-t-elle pas un danger, en donnant trop raison aux théoriciens de l'antisémitisme, qui n'ont jamais soutenu autre chose? Encore, disent-ils, si le sionisme devait apporter un enrichissement à l'activité et à la pensée juives. Mais qu'attendre de bon de ce retour artificiel à une culture particulière en un temps où toutes les formes de la civilisation tendent à l'unité? Quelle culture se développera sous ce climat d'Orient qui depuis vingt siècles n'a rien

produit d'intéressant? L'intelligence juive fera-t-elle là-bas un miracle? Ne risque-t-elle pas plutôt de se dessécher au soleil? C'est une erreur de l'exiler. Son sort est lié désormais à la pensée de l'Occident. Elle est dans le concert de la civilisation européenne un instrument qui a sa force. Elle ne gagnera rien à jouer un solo sur le plateau de Jérusalem. Enfin, disent encore ces Juifs antisionistes, l'émigration en Palestine n'est en aucune façon et ne saurait être jamais une solution totale, définitive de la question juive, comme on l'avait espéré. On connaît le mot de Clemenceau à la Conférence de la Paix : « Est-ce que la Palestine peut contenir quinze millions de Juifs? Non. Eh bien, votre sionisme ne m'intéresse pas. » Ce n'est point en effet parce que quelques centaines de mil-

liers d'émigrants s'établiront là-bas que la question juive cessera d'exister pour les millions de Juifs qui continueront de vivre en Russie ou ailleurs. La Judée est un tout petit pays qui, même aménagé au mieux, n'hébergera jamais tous les Juifs dispersés dans l'univers. Et d'ailleurs, ces millions de Juifs n'ont aucune envie d'y aller. Même ceux qui sont sympathiques au retour à la terre des ancêtres n'ont qu'une sympathie toute idéologique, qui se manifeste à l'occasion par un article de journal ou un geste généreux, mais ils restent confortablement installés là où le destin les a fait naître. Ce qui justifie cette plaisante définition du sionisme : un sioniste est un Juif qui veut en envoyer un autre en Palestine.

Sans prendre parti dans la querelle entre Juifs sionistes et Juifs antisionistes, je note que, depuis Herzl, un fait nouveau a modifié profondément l'aspect du problème. L'émigration en Palestine offrait surtout de l'intérêt pour les masses juives de Russie et de Roumanie, seuls pays où les Juifs étaient vraiment à plaindre. Leur situation en Roumanie ne s'est pas beaucoup modifiée, et le home national demeure toujours une ressource. Mais en Russie, la révolution a tout changé pour eux. Je ne prétends pas dire par là que dans la Russie soviétique les Juifs soient particulièrement heureux. La Russie est-elle aujourd'hui le pays du bonheur? Seulement, dans l'immense infortune, les Juifs partagent le sort commun. Ils ne vivent plus, comme autrefois, sous des lois

d'exception, ils ne sont plus parqués dans un territoire limité, ils peuvent aller où bon leur semble, s'adonner aux professions qui leur plaisent. Déjà, dans le nouvel État russe leur intelligence et leur activité ont valu à un grand nombre d'entre eux une situation privilégiée. Ceux qui n'ont pas encore à se réjouir du présent peuvent tout espérer de demain. La Palestine lointaine et misérable a cessé de leur apparaître comme le paradis où tous leurs maux prendront fin. Beaucoup reconnaissent avec joie, dans la pensée qui inspire le communisme soviétique, les vieux appels de leurs prophètes, ce règne de la justice et de l'égalité parfaites qui est le règne du Messie, et volontiers ils substituent au messianisme légendaire la Troisième Internationale.

Cependant il est possible que Théodore Herzl ait vu juste, qu'il ait été encore un plus grand visionnaire qu'on aurait pu le croire. Qu'advient-il de la Russie? Si une réaction se produisait demain dans cette masse mystérieuse et barbare, que deviendraient les Juifs russes? De quel secours pourrait leur être alors cette terre des ancêtres dont ils paraissent bien se désintéresser aujourd'hui?

Comment se résoudre les difficultés palestiniennes? N'étant pas Juif, je ne veux pas faire le prophète. D'après ce que j'ai vu, je ne puis parler de réussite, mais je ne saurais parler non plus d'un échec. C'est toujours un méchant rôle que de parler d'une façon glacée d'un mouvement où, sans aucun doute, il entre beaucoup

d'enthousiasme et de générosité. On m'a raconté, l'autre jour, une histoire qui m'a frappé. Avez-vous vu, l'an dernier, un film américain, ou plutôt un film juif, qui s'appelle *les Dix commandements*? On assistait sur l'écran au passage de la Mer Rouge. Pour réaliser cette scène, une foule de figurants juifs, pris dans le ghetto de New-York, étaient venus à Los Angeles. Au moment où tout ce monde, les uns à pied, les autres sur des chars, allait s'élaner dans la mer, le directeur de l'entreprise, qui était Juif lui-même, monta sur une estrade, et là il prononça ces mots, qu'un haut-parleur répétait à la foule qui sur un signe allait tout à coup s'ébranler : « Juifs! Vous allez montrer au monde une des plus grandes scènes de notre histoire nationale. Al-

lez-y carrément! Soyez dignes des ancêtres! Élanchez-vous dans la mer qui s'ouvre devant vous. Cent dollars à celui qui brisera son char! »

Les sionistes de Jérusalem s'élancent de nouveau dans la mer. Nous autres étrangers, de la rive, nous ne pouvons faire qu'une chose : les regarder courir sur leurs chars.

Mais d'ores et déjà, les sionistes, du point de vue spirituel, ont remporté un grand succès. Ils ont créé ou plutôt ressuscité ce lien vivant indispensable à un peuple : une langue nationale. Cette langue, c'est l'hébreu.

Jusqu'à ces dernières années, comme le grec ou le latin, l'hébreu était une langue morte, la langue sacrée de la Bible et du Talmud. Tous les Juifs en lisaient

les caractères, puisqu'on ne peut prier qu'en hébreu, mais peu de gens comprenaient ce qu'ils lisaient, et ceux qui comprenaient ne se servaient jamais pour l'usage courant de l'antique langage. Pour l'usage courant, en Russie, en Pologne, en Roumanie, on utilisait le yiddisch. Mais bien que ce yiddisch ait fourni au ghetto une abondante littérature, c'est moins une langue qu'un patois, et qui est loin d'être parlé par tous les Juifs du monde. Le vieil hébreu, au contraire, abandonné depuis des siècles, est une grande langue classique, dans laquelle Israël a manifesté son génie et qui possède la vertu d'une longue tradition. Il était tout naturel de le préférer au jargon. On lui a redonné la vie en l'enrichissant d'une foule de mots nécessaires pour exprimer des

choses nouvelles, car depuis deux mille ans qu'on a cessé de le parler (au temps de Jésus on ne le parlait déjà plus), il a passé dans l'esprit des hommes bien des choses qui n'avaient pas de nom dans la vieille langue de Moïse. Cette langue, on l'a rafraîchie, rajeunie, mise à la page. Et voilà le grand fait, le premier résultat obtenu par les sionistes : l'hébreu est ressuscité. Il est redevenu une langue vivante. Dans toutes les écoles de Palestine, sciences, littérature, philosophie, histoire, tout est enseigné en hébreu. Il n'y a pas un enfant juif dans toute la Judée qui ne parle aujourd'hui la langue de Moïse comme sa langue naturelle. Et si l'on songe qu'un pareil résultat a été acquis en dix ans, on ne peut qu'admirer cet effort.

Pour couronner cette grande acquisition spirituelle, les sionistes ont inauguré, en 1924, sur le Mont des Oliviers, une université hébraïque. C'est là, si je ne me trompe, de toutes leurs créations, celle à laquelle ils tiennent le plus. Ils ne doutent pas que dans ces lieux où a fleuri jadis le génie d'Israël, à l'abri des influences étrangères, dans la langue qu'ont parlée les prophètes, ils ne retrouvent les sources de leur inspiration ancienne, et que de cette Université ne sortent un jour des esprits capables d'orienter l'humanité vers des voies nouvelles, comme ils l'ont fait autrefois.

Qu'est-ce donc que cet esprit d'Israël qui doit refleurir là-bas? C'est l'esprit prophétique, cet appel à la justice, à l'égalité parfaite qui animait Ézéchiël. Par là, deux mouvements qu'on pouvait

croire contradictoires, l'internationalisme tel qu'on le comprend à Moscou, et qui est pour beaucoup une création d'Israël, et le nationalisme palestinien, se rejoignent dans une pensée profonde. Ils se relient par cette idée commune, la plus ancrée en Israël, que la race juive est une race élue, chargée de conduire l'humanité vers ses fins les meilleures. Déjà nous avons connu par elle l'Ancien et le Nouveau Testament. Elle nous réserve pour demain une troisième révélation. Et cette révélation s'élabore en Palestine et en Russie. En détruisant l'ancienne société russe, les communistes de Moscou prétendent travailler pour le bien de l'humanité tout entière. En restaurant en Judée l'ancien esprit biblique, les sionistes de Jérusalem prétendent, eux aussi, travail-

ler, non seulement pour eux mais pour le bien de tout le monde, puisqu'ils vont nous apporter cette chose indispensable, paraît-il, à notre salut, la fleur de l'esprit d'Israël qui jusque-là s'étiolait dans les ghettos, mais qui va retrouver sur le sol des ancêtres son éclat et son ancienne vigueur.

L'autre jour, à Jérusalem, un petit horloger de la rue de Jaffa disait à un de mes amis :

— Comment ne vous plairiez-vous pas ici? C'est la capitale du globe!

Mot étonnant, qui exprime un espoir naïf et magnifique. Et avec la faculté d'enthousiasme et la promptitude de sa race à anticiper sur l'avenir, ce jeune horloger, qui avance, le croit déjà réalisé.

## XI

# LES FILS DE MENDELSSOHN

« Un judaïsme tranquille,  
paisible, plat, terre à terre.  
Mais cela c'est la mort! »

André SPIRE.

Bolchévisme ou sionisme, est-ce donc la seule alternative qui se présente à l'esprit juif? Est-il prouvé que cette ardeur de justice et d'égalité, dont Israël s'enorgueillit depuis le temps des Prophètes, ne puisse se manifester que sous la forme d'une religion quelle qu'elle soit, et que l'intelligence juive (la seule chose, comme disait le pape à M. Sokolov qu'on n'ait jamais déniée aux Juifs) ne puisse trouver à s'employer autrement qu'en fonction d'un messianisme national ou social? Entre Lénine et Herzl, n'y a-t-il pas de place pour une autre espèce de

Juifs ? Et d'ailleurs, cette place n'est-elle pas effectivement occupée ? Il y a bien peu de temps que les Juifs d'Occident se sont évadés du ghetto. C'est à peine si en France et en Angleterre ils en sont vraiment sortis, à considérer les choses d'un point de vue social et mondain. En Allemagne ils y sont encore plongés. Et cependant nous les voyons déjà occuper, en Occident, dans la hiérarchie de l'esprit (la seule qui compte) une place éminente et qui le paraît d'autant plus qu'elle est disproportionnée à leur nombre. Jetez par exemple les yeux sur les lauréats du prix Nobel, et vous serez frappé de ce fait que les lauréats juifs y sont plus nombreux que les lauréats de n'importe quelle autre nationalité. Dira-t-on que ces Juifs installés parmi nous depuis plusieurs

générations, qui n'ont plus qu'une idée très vague des habitudes ancestrales, qui ont renoncé pour la plupart à toute pratique religieuse, ont cessé d'être des Juifs, et qu'ils n'intéressent plus l'histoire qui nous occupe ? Ou bien doit-on au contraire les tenir toujours pour Juifs, et dans ce cas ne faut-il pas reconnaître que dans leur intelligence il y a bien d'autres forces que celles qui entraînent un bolchéviste ou un sioniste ?

Ce dernier point de vue me paraît être le vrai. Il est bien évident que toutes les préoccupations d'Israël ne sont pas orientées vers Jérusalem ou Moscou. Et il est évident aussi que, si détaché qu'il soit de son milieu ancestral et de la synagogue, un Juif reste toujours un Juif. Je tiendrais même comme injurieux, pour lui

et pour sa race, de lui donner un autre nom. Sur ce point les fils de Mendelssohn se sont longtemps abusés. Longtemps ils ont pensé qu'à mesure qu'ils participaient davantage à la civilisation d'Occident, leur caractère ethnique s'effaçait, et ils s'employaient de leur mieux à faire disparaître de leur vie, de leurs habitudes, de leur personne même tout ce qui pouvait le rappeler. Il y avait là quelque chose de peu noble et d'ingrat envers eux-mêmes qui ne leur a pas porté bonheur. Ce reniement apparaissait d'autant plus méprisable qu'il se produisait en un temps où toutes les races revendiquaient âprement l'honneur d'être elles-mêmes, le droit de vivre leur vie personnelle. Mais depuis quelques années un grand changement s'est produit dans la men-

talité juive. On le sentait avant la guerre, il n'a fait que s'affirmer depuis. Abandonnant son attitude humiliée, le Juif assimilé, sans renoncer au bénéfice de cette culture occidentale à laquelle il contribue pour sa part, revendique aujourd'hui sa qualité de Juif. Il se reconnaît pour un Juif, il se proclame Juif. Point n'est besoin pour cela d'adhérer au sionisme. Il peut même être antisioniste pour les raisons que j'ai expliquées plus haut ; il peut être un bon citoyen du pays qu'il habite, voire un excellent patriote, comme la guerre l'a montré, et cependant se rattacher de tout son cœur et de tout son esprit à la race dont il est sorti. Le sionisme n'est que l'expression extrême du sentiment juif retrouvé par ces intellectuels qui l'avaient

longtemps dédaigné. Mais en dehors du sionisme on voit ce même sentiment se manifester sous les formes les plus diverses, renaissance religieuse, activité littéraire et artistique d'inspiration purement hébraïque, nouvelles façons d'être dans les rapports sociaux. Et peut-être y a-t-il dans tout cela un excès qui, si l'on n'y prend garde, pourrait devenir aussi déplaisant que l'humilité de jadis. Les Juifs eux-mêmes le sentent bien.

« Nous sommes, nous, Juifs français, écrit justement un de ces Juifs qui participent le plus brillamment à la renaissance littéraire d'Israël, notre ami André Spire, nous sommes quelque peu agacés par cette profusion de manifestations publiques, romans, pièces, films, affiches, réunions, etc., par cette multiplication

de restaurants, cafés, boulangeries, pâtisseries, charcuteries juifs. Si nous le sommes, combien à la longue le seront davantage ceux qui ne sont pas Juifs!... »

Il faut bien reconnaître que la situation d'Israël est difficile. Se renie-t-il? On le lui reproche. S'affirme-t-il? On le lui reproche encore. C'est sans doute qu'il y a dans l'esprit de la race un défaut de mesure, un excès oriental. Si sympathique qu'on puisse trouver cette nouvelle mentalité juive, ne risque-t-elle pas de créer entre Juifs et Chrétiens une opposition plus profonde que celle qui existait autrefois? Beaucoup de Juifs le redoutent. Il est à souhaiter qu'ils se trompent et qu'Israël trouve enfin l'équilibre qui lui a toujours manqué.

En attendant, un fait demeure. Qu'il

se reconnaisse pour Juif avec timidité ou orgueil, le fils de Mendelssohn ne se sent toujours pas baigné dans la même atmosphère que les gens autour de lui, et il en souffre plus ou moins suivant sa sensibilité. Pourquoi donc cet isolement? La différence de religion ne saurait l'expliquer, aujourd'hui que tant de Chrétiens et de Juifs sont également détachés de toute croyance confessionnelle. L'opposition des intérêts, la concurrence économique n'est pas, non plus, une raison suffisante. Cette raison existe mais ne justifie pas, à elle seule, le sentiment si général, qui, dans toutes les classes de la société, élève autour du Juif ce je ne sais quoi d'indéfinissable qui lui donne si souvent, sinon le regret, du moins l'ennui de l'être. Des préjugés, des ata-

vismes, des idées non vérifiées, cela existe aussi. Mais il y a autre chose. Il y a le caractère juif lui-même. Il y a des défauts de nature, que tout le monde connaît plus ou moins, et que les Juifs connaissent mieux que personne : ces défauts dont ils se raillent si volontiers en famille, avec une ironie qui est une sorte de plaisir pour eux et de revanche contre eux-mêmes. Ils savent bien qu'un monde, qui serait fait à leur image, n'aurait rien d'agréable, et qu'ils seraient les premiers à ne pas vouloir y vivre. « Jérusalem, me disait un jour l'un d'eux, ah ! que les Juifs y partent donc tous ! Comme ils nous débarrasseraient ! » Ces défauts tiennent à leur race ou bien aux circonstances dans lesquelles ils ont vécu. Quelle que soit leur origine, finiront-ils par

s'atténuer et disparaître tout à fait ?  
L'expérience des siècles pourrait rendre sceptique, mais il ne serait ni raisonnable, ni juste, ni généreux de ne pas faire confiance à la vie.

FIN

## TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages.
AVANT-PROPOS. . . . .	
I. — Le ghetto . . . . .	1
II. — La révolte de l'esprit. . . . .	43
III. — La Synagogue se défend . . . . .	71
IV. — L'élan mystique . . . . .	91
V. — L'attrait de l'Occident . . . . .	127
VI. — La liberté . . . . .	155
VII. — La résistance de l'Orient. . . . .	173
VIII. — L'inquiétude au Ghetto . . . . .	197
IX. — Le nouveau messianisme. . . . .	231
X. — Le retour à Jérusalem . . . . .	247
XI. — Les fils de Mendelssohn . . . . .	271

---

*Cet ouvrage*  
*a été achevé d'imprimer sur les presses*  
*de la*  
**LIBRAIRIE PLON**  
*le 25 octobre 1927.*

## DERNIÈRES PUBLICATIONS

**Germaine ACREMANT**  
\*Gai ! marions-nous ! *roman.*

**Antoine ALBALAT**  
Gustave Flaubert et ses amis.

**Henri ARDEL**  
Les Ames closes, *roman.*

**Florence L. BARCLAY**  
\*L'Amour au bout du fil, *roman.*

**Maurice BARRÈS**  
L'Ennemi des lois.

**André BILLY et Moïse TWERSKY**  
Le Fléau du savoir, *roman.*  
Comme Dieu en France, *roman.*

**Henry BORDEAUX**  
Le Barrage, *roman.*  
Vie et mort du général Serret.  
Rap et Vaga, *roman.*

**Paul BOURGET**  
Nos actes nous suivent, *roman.* 2 vol.

**André CASTAGNOU**  
Diana, *roman.*

**Fiodor CHALIAPINE**  
Pages de ma vie.

**Robert CHANTEMESSE**  
Le Roman inconnu de la duchesse  
d'Abrantès.

**Henri DAVIGNON**  
Le Vieux Bon Dieu, *roman.*

**Virginie DEMONT-BRETON**  
Nos Amis artistes.

**Émile DERMENGHEM**  
Thomas M. rus et les utopistes de la  
Renaissance.

**L. DUMONT-WILDEN**  
La Vie de Charles-Joseph de Ligne.

**E. M. FORSTER**  
Route des Indes, *roman.*

**Louis GILLET**  
Trois variations sur Claude Monnet.

**Julien GREEN**  
Adrienne Mesurat, *roman.*

**Georges-Marie HAARDT**  
et **Louis AUDOUIN-DUBREUIL**  
La Croisière noire, édition ordinaire et  
édition pour la jeunesse.

**Octave HOMBERG**  
La France des cinq parties du monde.

**Reine HORTENSE**  
Mémoires de la reine Hortense, publiés  
par le prince Napoléon. 3 vol.

**R. P. HUC**  
Souvenirs de voyage. Dans la Chine.

**Edmond JALOUX**  
Soleils disparus, *roman.*

**Lily JEAN-JAVAL**  
L'Inquiète, *roman.*

**Pierre LAFUE**  
La France perdue et retrouvée, *roman.*

**Henri LAVEDAN**  
Monsieur Gastère, *roman.*

**Marie LENÉRU**  
La Maison sur le roc, *théâtre.*

**Pierre LHANDÉ**  
Le Christ dans la banlieue.

**A. LICHTENBERGER**  
Des enfants dans un jardin, *roman.*

**Jacques MARITAIN**  
Primauté du spirituel.

**Henri MASSIS**  
Défense de l'Occident.

**Ernest PÉROCHON**  
Bernard l'ours, *roman.*

**Mme SAINT-RENÉ TAILLANDIER**  
Racine.

**Charles SILVESTRE**  
Amour sauvé, *roman.*

**Antone TCHÉKHOV**  
Voisins, *nouvelles.*

**J. et J. THARAUD**  
La Rose de Sâron, *roman.*

**Léontine ZANTA**  
La Part du feu, *roman.*